

# Le diable est une méthode

*(Ou le point commun entre fanatisme, droits de l'homme, libéralisme, théorie de l'évolution, transhumanisme, repli communautaire et intelligence artificielle)*

— essai —

Guillaume Sire



*« Vous avez fait de la Loi une occasion de chute. »*  
Malachie 2:8



*A Pierre-Louis Boyer*



<b>1/ LES SOURCES DU MAL.....</b>	<b>9</b>
LA TENTATION D'ADAM.....	13
LES PHARISIENS ET LE PHARISAÏSME.....	18
<b>2/ PHARISAÏSME ANTIQUE, OU LE CULTES DU DOGME.....</b>	<b>24</b>
FANATISME .....	24
COMMUNAUTARISME.....	29
<b>3/ PHARISAÏSME MODERNE, OU LE CULTES DU SUJET .....</b>	<b>34</b>
LES DROITS DE L'HOMME.....	39
LIBERALISME.....	44
<b>4/ PHARISAÏSME CONTEMPORAIN, OU LE CULTES DU PROGRES .....</b>	<b>49</b>
LES LOIS DE LA NATURE.....	53
TECHNICISME .....	58
<b>ENVOI.....</b>	<b>68</b>

Nous sommes habitués à penser que l'éthique est quelque chose de relatif. Ce qui est bien pour quelqu'un est mal aux yeux d'un autre, étant donné sa nationalité, sa religion, son éducation. Certaines actions pourtant – donner une couverture à un enfant qui sinon serait mort de froid – semblent être bonnes aux yeux de tous et, ce, depuis toujours. De même pour la vérité : on entend dire « à chacun sa vérité », mais le théorème de Pythagore, dans dix milliards d'années, sera vrai. Et pour la beauté : « chacun ses goûts », d'accord, mais chacun a dans l'oreille, en naissant, Mozart ; et dans l'œil avant de naître chacun avait Botticelli.

J'aimerais que le lecteur s'il n'a pas des paupières à la place du cœur accepte de considérer un instant au moins – les plus réfractaires pourront penser qu'il s'agit d'une soirée déguisée – qu'il puisse exister des propositions absolument vraies, des œuvres absolument belles, et, surtout, une façon absolument juste de se comporter, indépendamment des contextes historiques, des cultures ou des contingences sociales et environnementales. Qu'il puisse exister un ciel des idées. Pour les plus imaginatifs, disons un ciel auquel ce ne serait pas, comme au nôtre, les réfléchissements de la lumière qui donneraient sa couleur, mais dont la lumière serait la substance même.

Plus précisément, je voudrais que le lecteur quels que soient la poire et le fromage entre lesquels il aura trouvé ce document, accepte de considérer que ce type de comportement absolument juste (la couverture, l'enfant) puisse être dicté non pas par des considérations personnelles quant à ce qui est bien ou mal mais par une intuition présente chez tous (y compris chez ceux qui font le mal). Dès lors qu'elle ne dépend pas du sujet, une telle intuition – un tel appel vers l'intérieur, le coup de gong sous la nef de la conscience – tient de ce qu'il est convenu d'appeler « le Juste » ou « le Bien », et qui est en matière de morale l'équivalent de ce qu'est « la Vérité » en matière de science et « la Beauté » en matière d'art. Platon n'a peut-être pas dit que des bêtises, on s'en apercevra tôt ou tard – ni même Victor Cousin, tout libéral qu'il fut.



Prier le lecteur de croire qu'il puisse y avoir un Bien en soi, c'est lui suggérer d'adopter la perspective des Grecs de l'antiquité, dont bon nombre pensaient — exception faite de quelques modernes avant l'heure — qu'il existait une intuition universelle concernant ce qui est bien ou mal. Euripide dans *Hippolyte* fait dire à Phèdre : « Nous comprenons ce qui est juste et convenable, nous le savons, mais nous ne le faisons pas entrer dans nos mœurs ». De nombreux Grecs se posaient des questions semblables : Nos lois et nos règlements sont-ils au service du Bien, ou, au contraire, au service de ceux qui souhaitent, d'une façon ou d'une autre, et pour une raison qu'à n'en pas douter ils sauront justifier, s'y opposer ?

Sophocle dans *Antigone* a, on le sait, posé ce problème une fois pour toutes. *Antigone* c'est la beauté même. Et la vérité. Elle est la petite sœur de tous, celle-là qui dans la tombe, avec ses grands yeux noirs, tiendra la main de nos cadavres.

## 1/ Les sources du mal

Pour les philosophes grecs il était évident qu'il existait une vérité absolue et que celle-ci, étant absolue, ne pouvait qu'être absolument bonne. Cette évidence provenait du fond d'eux-mêmes, en-deçà de la perception, de la raison et du désir — d'un point central et insaisissable auquel tenait d'après eux le mystère du cosmos. Ils préconisaient par conséquent de *fréquenter cette intuition* (activité qu'ils nommaient *théôria*) et de *s'y habituer* de sorte qu'il leur serait possible ensuite de régler leurs *habitudes* en fonction de ce que cette vérité leur commandait (activité qu'ils nommaient *éthica*). Il faut s'imaginer : la terre, les graviers sous leurs pieds et les temples très blancs, très nets, le soleil tragique au-dessus d'eux, sans équilibre, et ces autels où des viandes grasses à toute heure du jour et de la nuit, fumaient. Les Grecs méditaient pour agir ; et méditant... ils agissaient.

## *Théôria*

C'est grâce à la *théôria* que le philosophe peut sortir de la Caverne et c'est à force de méditer, c'est-à-dire de scruter la vérité, que ses yeux s'habituent à la Lumière. « Miroir, mon beau miroir, dis mois ce qui est vrai... » Privé de l'énergie de ses pulsions (« maintenant, tout de suite... ») et des accommodements de sa perception (« la terre évidemment est plate), un sentiment de vertige le prend qui n'est pas une vue de l'esprit mais une vue *par* l'Esprit (la Lumière, la vraie Lumière, ne lui en déplaît, ne provient pas du scribe qu'elle éclaire). Petit à petit son corps, sa vue, sa peau s'habituent à la vérité de sorte que le philosophe est ensuite capable d'agir et de penser librement.

Sans vérité, pas de liberté. C'est parce que le philosophe sait ce qui est vrai, sent ce qui est bien et ressent ce qui est beau, qu'il est le seul à pouvoir faire des choix sans avoir été trompé par ses perceptions ou dirigé par ses pulsions. Il ne suffit pas autrement dit, pour être libre, de pouvoir faire ce que l'on veut sans se faire attraper.

Il serait vain de consacrer la *théôria* à un principe qui ne serait pas absolument bon (ce qui dans la bouche de mon très platonicien grand-père donnait : « on n'adore que dieu »). Si, comme le pensaient les Grecs, il existe un Bien en soi, alors l'amour charnel, familial ou clanique, l'esprit patriotique ou encore la démocratie qui tous ont en commun le fait d'être spatialement et temporellement situés n'en sont au mieux que des corollaires et ne peuvent en aucun cas lui être substitués. Penser au Bien en regardant un veau d'or (situé lui aussi dans l'espace et le temps) n'est pas une mauvaise chose ; mais penser que le veau d'or sous ce prétexte puisse devenir, lui-même, la source de ce Bien ou le Bien en personne, est extrêmement dangereux. Le veau d'or est incapable de dire ce qui est vrai, juste ou beau (les veaux d'or ne parlent pas). Certains de ses adorateurs pourront par conséquent

s'en réclamer et justifier n'importe quoi dans les domaines de la science, de la justice et de l'art. C'est précisément pour cette raison que les puissants ont intérêt à ce qu'il soit vénéré. Et l'adorant eux-mêmes ils adorent le pouvoir qu'ils ont d'agir et de penser sans se soucier de ce qui est juste, beau ou vrai.

Ce serait folie d'autre part de contempler le Mal en croyant que la *théoria* ainsi pratiquée pourra nous conduire à la connaissance du Bien – le Mal étant moins un système contraire au Bien que son absence systématisée. De même qu'on n'apprend pas à connaître quelqu'un en restant où il n'est pas, on ne pourra pas savoir ce qui est absolument vrai, juste ou beau en observant ce qui est intrinsèquement faux, injuste ou laid. Kant, on a beau dire, s'est trompé.

### *Ethica*

Il existe plusieurs éthiques, c'est-à-dire différentes règles de vie, liées à des époques, des cultures, des structures psychosociologiques. Il existe des civilisations peut-être où il n'est pas interdit d'épouser une poupée gonflable. L'éthique, autrement dit, est située et peut, et doit, évoluer. L'objet de la *théoria* (du « jugement sage ») est toujours identique, tandis que celui de l'*éthica* (du « jugement sagace ») est à géométrie variable<sup>1</sup>. Et cette variabilité est d'autant plus nécessaire que le rôle de l'éthique est de faire tout ce qui est possible, y compris changer, pour servir l'immuabilité du Bien.

En plaçant trop haut une loi censée nous permettre de vivre aussi bien que possible (les droits de l'homme par exemple) et en ne nous souciant plus du Bien en soi (sous prétexte que son existence

---

<sup>1</sup> Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Paris, Flammarion, 2004, p. 312.

ne serait pas *démontrée*), nous risquerions d'en venir à une situation où ce serait un sacrilège de prétendre changer la loi et, ce, y compris dans le cas où telle ou telle de ses composantes serait manifestement contraire à ce que nous savons, au fond de nous, être bien ou insuffisante pour éviter ce que nous savons être mal. Cette connaissance innée du Bien et du Mal est ce que les Chrétiens nomment l'Esprit Saint, et que le socialiste George Orwell appelait la « *common decency* ». L'écho de perfection en nous demande à la loi, aux règles, aux règlements, aux chartes, aux prescriptions... de s'adapter. C'est cela le fameux centre de l'univers, autour duquel tout le reste, et le soleil, doit tourner.

S'il est risqué de formuler des règles éthiques sans prendre la peine de « penser au Bien en soi », et cela sous prétexte que nous ne pouvons pas le connaître *avec certitude* (pourquoi réfléchir en fin de compte si l'on ne peut être sûr de rien ? pourquoi attendre un dieu qui n'a pas promis d'arriver ?), c'est parce que la loi dans ce cas ne serait plus rien d'autre qu'un résultat politique, et « la justice » elle-même rien d'autre que « la politique » — les deux termes seraient utilisés indifféremment. Il n'y aurait plus de cause ou d'objectif. Seulement des objets. Uniquement des effets.

## La tentation d'Adam

En inventant l'écriture l'homme devient capable de représenter et de communiquer le savoir, la loi et la monnaie.<sup>2</sup> Les états se sont organisés. Le paysage s'est couvert de lignes invisibles. Les individus se sont vu attribuer et garantir des droits. Les échanges financiers et fonciers se sont normalisés. La production du savoir est devenue cumulative et transmissible. L'homme à la différence des animaux est perfectible : il organise de mieux en mieux la condition du groupe en écrivant et en corrigeant le contrat social ; et il améliore la condition de chaque individu en produisant et en transmettant un savoir grâce auquel il sera possible de diminuer la part de destin laissée à la contingence (la médecine, la sismologie...).

L'écriture nous a fait passer d'une pensée mythologique à une pensée rationnelle, notamment grâce aux premiers alphabets consonantiques apparus 1 500 ans avant notre ère, en Phénicie, puis aux alphabets à voyelles apparus en Grèce vers -750. Parallèlement et *consubstantiellement* les outils et les méthodes pour couper, tailler, élever, consolider, fixer, chauffer, transporter... ont progressé. « Il ne s'agit en fait que d'un seul phénomène au même titre que technique et société ne sont qu'un même objet »<sup>3</sup>. Et Leroi-Gourhan d'ajouter que tout en réduisant la déperdition des symboles et en donnant à la pensée le moyen de conserver « le compte exact de ses acquisitions progressives dans les différents domaines de son activité », l'unification du processus expressif « correspond aussi à un appauvrissement des moyens d'expression irrationnelle »<sup>4</sup>.

Que l'écriture puisse augmenter notre capacité à observer et à formuler le Bien (*théôria*) ne veut pas dire qu'elle l'augmente.

---

<sup>2</sup> Clarisse Herrenschmidt, *Les trois écritures : langue, nombre, code*, Paris, Gallimard, 2007.

<sup>3</sup> Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole. I. technique et langage*, Albin Michel, 1964, p. 292

<sup>4</sup> Ibid, p. 293.

On ne devient pas Van Gogh en apprenant à dessiner. L'écriture est une technique et, pour dire vite, la technique ne pense pas. Chaque progrès censé améliorer la condition des hommes peut *aussi et tout autant* la détériorer. Le feu de Prométhée chauffe la salle commune et cuit la fougasse, après quoi des ennemis se pointent, incendient la chaumière et brûlent celles qui parmi nos « sorcières » ont le mauvais goût d'être jolies. L'énergie nucléaire illumine les villes ou les raye de la carte. L'écriture ne déroge pas à la règle. Elle n'est pas bonne en soi, et peut servir le Mal autant que le Bien. Avec elle, l'humanité est plus puissante, mais elle n'est pas meilleure. Équipée, elle peut s'approcher de la vérité autant que s'en éloigner, la seule chose sûre étant qu'elle se rendra dans un sens ou dans l'autre plus loin que l'humanité « prélogique » n'est jamais allée.

Dans un passage célèbre de son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, le père Rousseau remarque que l'homme en acquérant la capacité de sortir du cadre fixé par l'ordre cosmique et d'améliorer sa condition a aussi acquis la capacité de se blesser comme aucun animal n'aurait pu en être capable :

« Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté ; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer. C'est ainsi que les hommes dissolus se

livrent à des excès qui leur causent la fièvre et la mort ; parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la nature se tait. »<sup>5</sup>

Une fois l'écriture inventée, deux perspectives possibles. Soit on croit que le Bien existe *en soi* et l'on voit l'écriture comme un moyen de le (re)trouver ; dans ce cas on écrit des lois au nom de ce qui est juste, des pensées au service de ce qui est vrai, et des poèmes en fonction de ce qui est beau. Soit on croit au contraire qu'il n'y a pas de Bien en soi et qu'il incombe aux législateurs de rédiger des lois *justifiables*, aux scientifiques de produire des travaux *utiles* et aux poètes de concevoir des textes *plaisants* ; dans ce cas les plus forts techniquement (i.e. ceux qui ont les moyens d'imposer leur point de vue, les sophistes, les cantiniers, les prêteurs sur gage et les lieutenants de police) auront le pouvoir d'imposer des règles de conduite selon leur intérêt, de décréter quels sont les travaux scientifiques les plus intéressants de leur point de vue, et de donner un prix de poésie à leurs amis les plus solvables. C'est le pouvoir de Gorgias, et c'est ce que j'appelle moi *la tentation adamique*.

Une fois qu'il a obtenu le pouvoir de nommer les choses, Adam, sur son trône de verdure, tout en prétendant avoir *conquis* ce pouvoir, se prend pour celui qui a créé ces choses (un linguiste dirait que ses énoncés sont « performatifs »), et croit par conséquent qu'il peut à loisir faire exister, détruire ou modifier les cèdres, les poneys, les montages, le ciel, la brume, les sauterelles et la neige. Il se met à adorer son pouvoir et à vénérer ses résultats. Et finalement il s'adore lui-même et se vénère avec application. « Tu seras comme un dieu », dit le serpent autour de l'arbre. Le scribe, au lieu d'écrire, dicte. Égyptiens, Sumériens, Akkadiens, Élamites : « ... l'écriture se fit divination. Pour conjurer le mal et le mauvais sort, elle devint force protectrice »<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> Rousseau J.-J., *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755 (première partie)

<sup>6</sup> Herrenschildt C., *Les trois écritures. Langue, nombre, code*, Paris, Gallimard, 2007, p. 135.

Imaginez cet homme sec, au premier matin du monde, entouré d'animaux. Imaginez Adam sous un ricin dans sa fièvre onomastique, un crayon à la main en guise de sceptre, fantasque et satisfait au dernier degré – il nomme et règne en prétendant régner : « Je suis celui qui dit ! A mon commandement, planètes, océans... Je dis cela qui est ! »

Même si elle a toujours eu cours, la tentation adamique a pris un nouvel essor quand est venue la modernité et sa superbe cartésienne (tout le tintouin, la confiance...) et a atteint un sommet chez les poètes du dix-neuvième et de la première moitié du vingtième siècle pour qui l'écriture était moins un moyen d'accès à la substance que le moyen de s'en procurer<sup>7</sup>. Comme dit le chamane Heidegger, le langage a été invité « à parler ». Et alors, comme jamais, le sens s'est déréglé. Mallarmé, Rimbaud<sup>8</sup> ont annoncé 14-18. Et les surréalistes après Verdun avaient raison de décréter qu'il ne faudrait plus ni chercher ni créer le sens, mais que le sens cette fois n'aurait plus le droit d'exister. Ce fut leur tour d'annoncer les horreurs à venir : Auschwitz, Nagasaki, Hiroshima... Il n'était pas difficile de comprendre en se plongeant dans Tristan Tzara, Marcel Duchamp ou Arnold Schönberg qu'un cataclysme se préparait.

Dans le *Phèdre*, Platon fait dire à Socrate que l'écriture peut être un moyen non pas au service mais contre la science du Bien, du Vrai et du Beau. Il ajoute qu'il est extrêmement dangereux pour le discours d'être dépossédé de son auteur, car alors n'importe qui serait en mesure de se l'approprier. Socrate tout d'insolence raconte ensuite l'histoire du dieu-roi égyptien Thamous à qui le très prométhéen Theut est venu demander l'autorisation de faire

---

<sup>7</sup> Steiner G., *Le sens du sens. Présences réelles*, Paris, Vrin, 1988.

<sup>8</sup> Rimbaud avait cerné mieux que personne le mensonge du subjectivisme (« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. ») et la fin des référentiels transcendants (« Je ne me sentis plus guidé par les haleurs »).



part aux hommes d'un certain nombre d'inventions : le calcul, la géométrie, l'astronomie, le trictrac, les dés, et... l'écriture. Thamous ne voit pas l'intérêt de cette dernière, qu'il refuse d'accréditer :

« Parce qu'ils auront foi dans l'écriture, c'est par le dehors, par des empreintes étrangères, et non plus du dedans et du fond d'eux-mêmes, que les hommes chercheront à se ressouvenir. Tu as trouvé le moyen, non point d'enrichir la mémoire, mais de conserver les souvenirs qu'elle a. Tu donnes à tes disciples la présomption qu'ils ont la science, et non la science elle-même. »

Theut (Prométhée, Adam...) a désobéi. En inventant l'écriture, mais surtout *pour finir de l'inventer*, il a trahi celui dont il savait qu'il n'était autre que la source du Bien en personne : Ammon, Amon-Rê, Zeus, Jéhovah, Yahvé.

Le principe s'est retiré, tandis que la règle, fixée par écrit, a tout de suite prétendu s'élever à sa place. Mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal n'est pas réductible à son fruit. Et ce jour-là, en même temps que l'Histoire des hommes, le règne du Tentateur avait commencé.

## Les Pharisiens et le pharisaïsme

Dans le Nouveau Testament, à chaque fois que Jésus s'oppose à un Pharisien, il dénonce la substitution de la règle (la loi de Dieu) au principe (Dieu) ; à tel point qu'il semble qu'à ses yeux cette substitution ne soit pas un mal parmi d'autres mais LE MAL ABSOLU, celui que Dieu en personne s'est incarné pour combattre.

Pour comprendre très exactement les tenants et les aboutissements de cette dénonciation systématique de la part de Jésus, il convient de se représenter ce qu'était le judaïsme en ce temps-là, et, pour cela, il faut se représenter la Judée parce qu'une religion c'est d'abord un paysage. Celui de Judée, autour de l'an zéro, était abondant, doux, blanc et doré, il donnait des olives plusieurs fois par an, des dattes, du cumin, des figues, des caroubes ; on y parfumait l'huile à la cannelle et à la menthe ; le ciel était raide mais le soc de la charrue n'avait aucun mal à pénétrer dans la terre et à en soulever de grosses mottes luisantes. A portée de main poussaient des mûres sauvages. Les maisons de torchis et de paille exhalaient des parfums de pain de blé et d'orge, et de viandes d'agneau cuites dans le miel et les herbes des montagnes, de poissons argentés à la chair riche comme du beurre et de beignets aux fruits rouges. Il y avait des sources d'eau pure et les rives bénies du Jourdain où l'eau était claire et calme. Et c'eut été le plus parfait des pays s'il n'y avait pas eu d'autres eaux que celles-là. Mais il y avait aussi l'eau salée, celle qui mord, vivante et vénéneuse de la Mer Morte. Et les tempêtes imprévisibles. La mer de Galilée, le lac de Houlé et la Méditerranée au large de Césarée étaient secoués parfois par le ciel et la terre *en même temps* ; des fouets s'abattaient, des poignards, du feu mouillé, et des nuages si noirs et si bas qu'on racontait aux enfants qu'ils finiraient par les étouffer s'ils n'étaient pas sages ; ces colosses noirs en moins d'une heure pouvaient couvrir le ciel, et déclencher des rafales d'autant plus incompréhensibles que le

paysage restait séduisant même au plus fort du cataclysme ; l'herbe des rives du Jourdain et des abords de Tyr et de Dora au lieu de mourir était comme paralysée — fixée dans sa pureté — pendant que la tempête, sur la plaine liquide, du bout de ses doigts électriques cueillait les vies des marins comme des fleurs.

L'eau indispensable à la vie pouvait l'ôter en trois minutes ; aussi fut-elle assimilée par les Juifs à la voie impénétrée de Dieu, un mode de médiation et une théodicée : le signe permanent. Son déchaînement colportait comme une réverbération du vacarme originel : « tohu-bohu » disent les Hébreux. Avant la vie et le temps, « la terre était informe et vide : il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux » (Gn 1:2). Puis le monde fut noyé au moment du déluge. Jonas jeté à la mer. Les vagues s'ouvrirent sur le passage de Moïse pour se refermer sur Pharaon et ses armées. Et Jésus serait baptisé dans l'eau. Jésus distribuerait l'eau vive et transformerait l'eau en vin à Cana. Des larmes couleraient depuis ses yeux sur la montagne des oliviers, et de l'eau blanche coulerait depuis son flanc au sommet du Calvaire.

En plus de l'eau (la colère de Dieu), les Juifs avaient peur du sang (la colère des Hommes). Égyptiens, Babyloniens, Séleucides, Romains, guerres civiles, luttes fratricides, meurtres, esclavage... Partout ou presque où du sang avait coulé, des Juifs avaient souffert. Les épées autour d'eux tenaient à peine dans leurs fourreaux, et il n'était pas un village en Judée à n'avoir connu d'événement guerrier. Les Hébreux étaient plus que n'importe quel autre peuple les cibles privilégiées de l'Histoire, sans doute parce qu'en les exterminant leurs ennemis avaient l'impression de prouver que Dieu n'existait pas. Ils tuaient dans les créatures l'image du Créateur.

Afin de se prémunir contre ces deux menaces — la colère de Dieu et la colère des autres, l'eau et le sang — les Hébreux disposaient

de deux tables (Ex 20:2-17 ; Dt 5:6-21). La première table de la loi leur disait comment éviter de mettre Dieu en colère : tu n'auras pas d'autre Dieu, tu ne te feras pas d'idole, tu n'utiliseras pas le nom de Dieu pour tromper, tu ne travailleras pas le septième jour de sorte que tu puisses consacrer une journée par semaine à louer Dieu et, enfin, tu honoreras ceux par qui Dieu t'a donné la vie. Si tu fais cela, et si tout le monde le fait, personne ne se noiera. La deuxième table leur disait comment éviter de donner aux êtres humains des raisons de se haïr : tu ne tueras pas, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne voleras pas, tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain et tu ne convoiteras rien de ce qui lui appartient<sup>9</sup>. Si tu fais cela, et si tout le monde le fait, personne ne t'égorgera.

On remarque qu'à l'exception du commandement concernant les parents, les commandements sont tous négatifs : ils disent ce qu'il ne faut pas faire. Toutefois ce ne sont pas là les seules prescriptions des textes sacrés. Il existe des commandements positifs. En particulier, il est demandé aux Hébreux d'aimer Dieu (Dt 6:5 ; 10:1). Seulement voilà : comment aimer ? Et qu'est-ce, vraiment, que *l'amour* ? Qu'est-ce qui, dans mon cœur, est à moi ? La question n'est pas évidente, surtout quand il s'agit d'aimer quelqu'un ou quelque chose qu'on ne voit pas.

Les textes commandent également à chaque Hébreux d'aimer les autres, tous les autres, comme il s'aime lui-même (Lv 19:18). Là encore, les implications concrètes d'un tel commandement sont pour le moins opaques. Qu'est-ce qu'il y a dans le cœur d'infiniment humain ? Et pourquoi la nuit, même au maximum de l'été, du confort, de la sécurité... pourquoi ai-je froid ?

---

<sup>9</sup> Sur le rôle de ce dixième commandement, « Tu ne convoiteras pas », dont la particularité est d'interdire non pas une action mais un motif d'action, je ne peux que renvoyer le lecteur à la réflexion lumineuse de René Girard dans les premières pages de son ouvrage *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Paris, Grasset, 1999.

Le Décalogue en réalité est moins basé sur *l'amour* de Dieu ou du prochain, qui pourtant est ordonné ailleurs dans les textes sacrés, que sur *la peur* de la colère divine et de la puissance sans merci des hommes. Deux manières d'être Juif s'opposent, l'une optimiste supportée par un commandement positif, l'espérance, l'autre pessimiste supportée par un commandement négatif, la crainte. Croire en Dieu revient dans le premier cas à espérer que Dieu existe (Tu l'aimeras) et dans l'autre à le redouter (Tu ne le fâcheras pas). Quant aux êtres humains on peut espérer que leur destin soit de vivre comme des frères (Vous vous aimerez), ou au contraire redouter qu'il puisse en être autrement (Vous ne vous détruirez pas).

Parmi les Hébreux du temps de Jésus certains aimaient sans réserve leur créateur et ses créatures, tandis que d'autres au contraire avaient sans cesse peur de Dieu et des puissants (les Égyptiens, Goliath...). La crainte conduisit la plupart de ces derniers à se réclamer plus volontiers des commandements négatifs que des positifs, cela parce que les commandements négatifs protégeaient les faibles en limitant la marge de manœuvre des forts alors que les commandements positifs exhortaient les faibles à adhérer de leur plein gré au projet de Dieu quitte à endurer pour cela les exactions des forts.

Les Hébreux obéissant à la peur plutôt qu'à l'amour sont appelés dans le Nouveau Testament : « Pharisiens ». La particularité des Pharisiens est d'avoir utilisé les dix commandements donnés à Moïse par Dieu sur le Sinaï, pour se prémunir contre la mort sans se soucier d'aimer et de servir Celui dont la vie et les commandements qui la protègent ont émané. La vie n'est rien d'autre à leurs yeux que l'inverse de la mort. Et c'est comme si les commandements eux-mêmes la leur avait donnée, puisque c'est grâce aux commandements que la mort ne vient pas ou qu'en tout cas elle vient moins vite. Ainsi confondent-ils un don (la vie) avec une garantie (la règle qui si elle est suivie protège contre la

mort celui qui a reçu ce don). Ils en viennent à adorer cette garantie sous prétexte qu'elle protège le don, au lieu de se montrer reconnaissants envers l'auteur à la fois de ce don et de cette garantie. C'est un peu comme si un enfant au lieu d'aimer ses parents embrassait tous les soirs son attestation de sécurité sociale.

Terrifiés par l'eau et le sang, les Pharisiens ont enfreint les lois qui les obligeaient à ne pas adorer une idole en faisant de ces lois... leur idole. Or à quoi peut aboutir concrètement la dérive dogmatique consistant à adorer la règle (les dix commandements) à la place du principe (Dieu) ? Eh bien, par exemple, le « fidèle », fidèle surtout à ses pulsions, pourra se venger en tuant son voisin et en se prévalant ensuite devant les juges des textes sacrés (le fameux « œil pour œil, dent pour dent » Lv 24:19-20 ; Ex 21:24 ; Dt 19:21) sans se soucier du fait que ces mêmes textes sacrés lui interdisent de se venger (Lv, 19:18) et de tuer (Ex 20:13). C'est ainsi que le pharisaïsme finit par faire ressembler la morale à ce qu'il y a de plus mécanique dans la nature — aussi mécanique que la pesanteur : la loi du plus fort.

Revoyez maintenant la fabuleuse Judée vers l'an zéro, et sentez-y *le poids de la morale*. La punition n'est plus de sang ni d'eau mais de papier<sup>10</sup>. Le papier nomme. Le papier décrète. Le papier condamne et exclue, crucifie, enterre, brûle et écorche la peau fragile des âmes incarnées ; il livre, il soumet, il détient. Des ombres blanches dansent auprès des tombes. Le papier égorge Iphigénie devant l'autel. Il a remplacé la Pythie. L'argent est le plus puissant des instruments une fois devenu scriptural, parce que le papier est plus solide et malléable que n'importe quel matériau ontologique. Le veau d'or est un veau de papier. Le feu de l'enfer est un feu de papier. « Je te donnerai toutes choses si tu

---

<sup>10</sup> Plus exactement, il faudrait dire « parchemin » ou « tables de pierre » mais le mot « papier » est utilisé ici pour représenter symboliquement tous les supports d'écriture quels qu'ils soient.

te prosternes et m'adore, dit le papier, je te donnerai les royaumes du monde et leur gloire ! ».

Aucune « coupure épistémologique » n'a détrôné la règle élevée par les fils d'Adam au-dessus du principe. Il y a continuité dans le domaine du Mal. Le diable apprend de ses erreurs et perfectionne sa méthode plutôt que d'en changer. Il est le seul à avoir progressé. Et il y est aidé depuis toujours, tous les jours, par chacun de ces êtres qui pour une raison ou pour une autre, un parti politique, les droits fondamentaux, la liberté — des raisons très louables *en théorie* — ont rejoint les rangs des « Pharisiens » c'est-à-dire des « personnes qui, observant strictement les préceptes moraux, s'attachent plus à leur formalisme qu'à leur contenu, et se donnent une bonne conscience avec laquelle elles jugent sévèrement la conduite d'autrui » (TLF).

## 2/ Pharisaïsme antique, ou le culte du dogme

Le pharisaïsme décrit dans le Nouveau Testament n'a disparu ni avec Jésus ni avec la modernité – le diable a déployé ses ailes de papier – et ses deux modes d'expression les plus en vogue en l'an zéro le sont toujours autant sinon davantage à l'époque des bombes humaines et de *Candy Crush*. Ces modes d'expression ont en commun la confusion de ce qui est sacré (supposant un mouvement de l'homme vers Dieu – un sacrifice – et exprimé *dans le dogme*) et de ce qui est saint (supposant un mouvement de Dieu vers l'homme – une sanctification – et exprimé à travers cette intuition universellement partagée à laquelle nous avons donné le nom platonicien de « Bien » mais que nous aurions pu appeler « *common decency* »).

### Fanatisme

Il a toujours existé un pharisaïsme consistant à adorer les règles édictées au nom d'un Dieu bon et à s'en servir pour aller contre le principe de ce Dieu et, surtout, contre celui de sa bonté. Chez les Chrétiens, ce fut les dérives et les excès de l'Inquisition lorsque celle-ci condamna au bûcher, à la flagellation et au *carcer strictissimus*. Ce fut les « chrétiens fanatiques du Vatican, doublement romains, pleins d'orgueil et de fausse humilité »<sup>11</sup>. Ce fut le rigorisme de certains jansénistes, pour qui le livre *Augustinus* était plus important que les mots prononcés par le Christ sur la montagne, et ce fut le cas de ceux parmi leurs persécuteurs qui se réclamaient de la bulle du pape Clément XI, *Ugenitus*, comme si Dieu lui-même avait quitté le ciel pour habiter la bulle. C'est le cas aujourd'hui des Chrétiens qui haïssent les autres plutôt que de les aimer, et ferment volontiers les yeux sur la contradiction pourtant flagrante entre le principe dont ils se

---

<sup>11</sup> André Suarès, *Valeurs et autres écrits historiques, politiques et critiques 1923-1948*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », p. 881.



revendiquent et la haine dont ils ont fait une règle de vie. Ils voudraient tirer au bazooka sur les migrants, vider les pauvres, empêcher les clochards de dormir sur les bancs, dévoiler les musulmanes, punir les avortons de Canal Plus – mais tous les dimanches ils prient Dieu de leur « donner la paix ».

On ne trouve évidemment pas ce genre de fanatisme seulement chez les catholiques, mais aussi chez les orthodoxes ou chez les protestants, par exemple aux États-Unis chez les *White Anglo-Saxon Protestant* de la « Bible Blet » qui assoient leur racisme et les meurtres du sinistrement célèbre Ku Klux Klan sur une lecture littérale du texte de la Genèse. Aussitôt qu'ils ont lu dans la Bible que Dieu a des chérubins, ils s'imaginent brandissant des épées flamboyantes – et coiffés de chapeaux... en papier !

Parmi les Phariséens chrétiens (curieux mais nécessaire oxymore) on trouve également ceux-là qui s'attachent non pas vraiment à ce qui est écrit dans le Nouveau Testament mais à une prétendue tradition qui y est manifestement opposée. C'est le cas de certains catholiques intégristes. Charles Maurras prétendait être à la fois catholique et agnostique. Il préférait autrement dit la tradition catholique française à l'universalisme chrétien.

Chez les Juifs, les Phariséens d'aujourd'hui sont appelés « Haredim » (ou « Craignant-Dieu ») également surnommés Juifs ultra-orthodoxes. Ils sont terrifiés moins par Dieu en vérité que par l'idée qu'un Juif puisse ne pas respecter à la lettre les 613 prescriptions de la Torah ; et ils en viennent à souhaiter la mort des homosexuels et la répression violente de ceux qui ne respectent pas le shabbat ou s'unissent en dehors des liens du mariage. Et à haïr, bien sûr, les femmes en minijupes. (Devant les jambes des femmes, le rigorisme en général perd ses moyens.)

Chez les Musulmans enfin, tout le monde le sait pour l'avoir payé cher ces dernières années, il existe des fanatiques qui au nom du

Coran assassinent les *kouffars* et les mauvais musulmans. Ceux-là non seulement prennent le Coran au pied de la lettre mais en plus choisissent les pages écrites à Médine, qui pourraient avoir l'air de cautionner leurs barbaries, et négligent savamment les pages qui furent écrites à la Mecque et pourraient avoir l'air de les condamner<sup>12</sup>. Ces « Pharisiens musulmans » effectuent leur tri en prétendant évidemment que l'exégèse est interdite.

Au final les fanatismes propres aux trois religions du Livre choisissent pour bâtir leur certitude une portion du Livre et jamais la totalité. Or, il va de soi qu'on ne peut pas prétendre aimer quelqu'un ou quelque chose si on ne l'aime pas totalement. On aime le tout, on adore la partie. Et tandis que le principe d'un Dieu absolument bon unit l'homme à Sa parole (c'est l'image des flammes de Pentecôte), le diable, lui, sépare Dieu et le Livre. Diaboliser, c'est dédoubler. Le papier, au lieu d'être un véhicule, est devenu barrière. La séparation qu'il institue *en la matérialisant* débouche sur le règne de la loi du plus fort, c'est-à-dire le règne de celui qui parmi les hommes a le pouvoir de *noircir du papier*.

#### *La mécanique de la haine*

Les fanatiques de la loi haïssent ceux qui ne respectent pas la loi, mais ils ont eux aussi du mal à la respecter parfaitement, et risquent par conséquent de se haïr eux-mêmes un jour ou l'autre. Ils ont eux aussi mangé le saucisson interdit, et, pire, *ils ont adoré*. Ils ont eu des désirs loufoques ou morbides. Ils se masturbent en prenant soin d'éteindre les lumières. Ils ont trompé leurs époux, ont blasphémé, ont insulté leurs parents ou appuyé sur un interrupteur un samedi. Ils ont envié surtout, ils ont envié les autres, et l'envie finira par dissoudre leurs consciences à l'intérieur de leurs désirs. Ainsi ceux-là (qui aspirent à la

---

<sup>12</sup> Samir K. S., « Violence et Non-violence dans le Coran et l'Islam », *Cahiers de l'Orient Chrétien*, Beyrouth, Cedrac, 2007, p. 42

perfection plus volontiers qu'à la miséricorde) finiront par se juger défectueux et, du même coup, par se haïr.

Une fois parvenus à cette extrémité (inévitablement ils y parviennent), ils haïront les autres d'autant plus intensément qu'ils se haïssent eux-mêmes. Comment ne pas finir alors, en dépit des efforts dont leur volonté est capable, par haïr la source de cette loi qui les aura ainsi fait souffrir au point de les faire haïr tout ce qui, dans ce monde, y compris eux, est humain et ce en dépit du fait que cette source est censée être le Bien absolu ? C'est ainsi que paradoxalement les extrémistes religieux finissent, tout en adorant la loi, par haïr Dieu.

#### *Diviniser les contradictions*

C'est en agissant au nom d'un texte qui n'avait rien de religieux mais qui se référait à un principe qui n'en était pas moins souverain qu'ont été effectuées les monstruosité d'URSS (Staline), de Roumanie (Ceaușescu), de Chine (Mao), du Cambodge (Pol Pot), etc. Les fanatiques, quand ils avaient pris la peine de le lire, prenaient dans le texte dont ils se prévalaient ce qui les arrangeait, et ne continuaient à citer le principe que pour mieux se prévaloir de la règle.

Le marxisme présente le même problème épistémologique que les religions du Livre : le texte sur lequel sa pensée et son action reposent conjointement, contient d'insolubles contradictions. Dans la Bible, les contradictions les plus flagrantes se trouvent entre la loi du Talion et les injonctions à la miséricorde. Dans le Coran, elles se trouvent entre la partie mecquoise et la partie médinoise. Marx et Engels quant à eux<sup>13</sup> ont cru que la concurrence entre entreprises conduirait les gros à manger les

---

<sup>13</sup> Pour une analyse détaillée, voir : Simone Weil, *Sur les contradictions du marxisme 1938*, Paris, Gallimard, 1999, coll. « Quarto », p. 357-

petits au point de provoquer une transition entre le régime capitaliste et une société plus juste, où il n'y aurait plus de concurrence puisqu'il n'y aurait plus qu'une seule entreprise et où il n'y aurait plus de régime capitaliste puisque celui-ci suppose la concurrence. C'était oublier un peu vite (beaucoup trop vite) que la réduction du nombre n'est pas synonyme d'unité. Et c'était commettre l'erreur pour le moins saugrenue qui consiste à considérer que la guerre ne peut pas avoir d'autre cause que l'avidité des capitalistes. Pour des raisons qu'ils prétendaient « scientifiques », les deux philosophes prédirent également que les ouvriers joueraient dans l'Histoire un rôle dont l'objet ne serait rien de moins que le salut de l'univers. Ils annoncèrent aux masses populaires un triomphe prochain en assurant aux ouvriers qu'ils seraient « poussés par un dieu moderne qu'on nomme Progrès » et aidés par « une providence moderne, qu'on nomme Histoire »<sup>14</sup>. Et Simone Weil de conclure :

« [Cette] ironie facile a fait beaucoup de mal en discréditant l'idéalisme élevé, l'esprit presque acétique des groupes socialistes du début du XIX<sup>e</sup> siècle ; elle n'a abouti qu'à abaisser la classe ouvrière... »<sup>15</sup>

Les dictateurs du monde entier ont justifié leurs exactions en s'appuyant sur les œuvres de Marx et Engels, rédigées certes au nom du bien souverain, mais divinisées à tort *en tant que règles* par des universitaires énervés. Ce sont les contradictions des thèses marxistes, davantage que les idées et les idéaux de Marx lui-même, qui ont fourni aux totalitarismes des chèques en blanc, des munitions et des permis de tuer.

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 364.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 364.

## Communautarisme

La deuxième espèce de pharisaïsme religieux est à la fois plus insidieuse et plus généralisée. Comme le fanatisme, elle se réclame d'une vérité prétendue parfaite mais se fonde uniquement sur ce qui a été écrit par des hommes imparfaits au nom de cette vérité. Et comme le fanatisme, elle sépare les êtres humains. A la différence près que la séparation n'est pas violente.

De nombreux catholiques ricanent quand ils voient quelqu'un entrer dans une église, attiré manifestement par quelque chose, peut-être la beauté dehors des arcs-boutants, la rosace bleue et rouge, la nef en coque de bateau renversée, les grandes dalles douces comme de la peau, peut-être la chaleur, une présence, les langues discrètes des bougies sous les statues brûlées d'amour et les apôtres aux sourires de vaches hindoues. Il ignore les bons gestes et se comporte maladroitement, n'enlève pas son chapeau, n'effectue pas de genuflexion, etc. Les catholiques, censés pourtant être accueillants, chuchotent et le montrent du doigt ; parfois l'un d'eux, plus sectaire, le prie de vider les lieux. L'importun quitte l'église en colère ou confus, nourrissant au fond de lui-même quelque motif de haine pour ces chrétiens qui l'ont exclu, et trouvant là sans doute la confirmation de ce qu'il pensait. « Les catholiques, se dit-il, même si leur fameux évangile stipule que Jésus est venu sauver tout le monde, circoncis ou non, Grecs, Romains, Hébreux et Samaritains, et qu'il n'avait pas grand-chose à faire des usages de l'époque, les catholiques, eux, sont sectaires et méchants. »

Jehan Rictus, le poète des pauvres, dans un poème bouleversant imagine la consternation de Jésus s'il était confronté à de tels réflexes communautaires, expulsé lui aussi, clochard céleste sans lit ni dîner :

Ohé, les beaux messieurs et dames  
Qui poireautez dans les Mad'leines,  
Curés, évêques, sacristains,  
Maçons, protestants, tout' la clique,  
Maqu'reaux d' vot' Dieu, hé ! catholiques,  
Envoyez-nous un bout d'hostie :

G'na Jésus-Christ qui meurt de faim !

Et pourtant, vrai, c' qu'on caus' de toi !  
(Ah ! faut voir ça dans les églises,  
Dans les journaux, dans les bouquins !)  
Tout l' monde y bouff' de ton cadavre  
(Mêm' les ceuss qui t'en veul'nt le plus !)

Sous la meilleur' des Républiques  
Gn'en a qu' ont voulu t' décrocher,  
D'aut's inaugur'nt des basiliques  
Où tu peux seul'ment pas coucher.

Et tout ça s' passe en du clabaud !  
Et quand y faut payer d' sa peau,  
Quand faut imiter l' Fils de l'Homme,  
Oh ! là, là, gn'a rien d' fait... des pommes !

Les sentiments sont vit' bouclés,  
À la r'voyure, un tour de clé !  
Les uns y z'ont les pieds nick'lés,  
Les aut's y les ont en dentelles !

(Toi au moins t' étais un sincère,  
Tu marchais... tu marchais toujours ;  
(Ah ! cœur amoureux, cœur amer)  
Tu marchais mêm' dessus la mer  
Et t' as marché... jusqu'au Calvaire !)

Et dir' que nous v'là dans les rues  
(Moi, passe encor, mais toi ! oh ! toi !)  
Et nous somm's pas si loin d' Noël ;  
T'es presque à poils comme autrefois,  
Tout près du jour où ta venue

Troublait les luisants et les Rois !

Ah ! mes souv'nirs... ah ! mon enfance  
(Qui s'est putôt mal terminée),  
Mes ribouis dans la cheminée,  
Mes mirlitons... mes joujoux d' bois !

Ah ! mes prièr's... ah ! mes croyances !  
Mais ! gn'a donc pus rien dans le ciel !<sup>16</sup>

Georges Bernanos trouverait autant de raisons aujourd'hui qu'hier de fustiger comme il l'a fait ces chrétiens qui se servent du baptême pour exclure et mépriser d'autres êtres humains et qui regrettent la déchristianisation de l'Europe sans se rendre compte qu'ils sont les premiers à trahir quotidiennement les idéaux qu'ils devraient protéger.

« Je le dis, je le répète, je ne me lasserai jamais de proclamer que l'état du monde est une honte pour les chrétiens. Le sacrement de baptême leur a-t-il été conféré simplement pour leur permettre de juger de haut, avec mépris, les malheureux incrédules qui, faute de mieux, poursuivent une entreprise absurde, s'efforçant inutilement d'instaurer, par leur propre moyen, un royaume de justice sans justice, une chrétienté sans Christ ? Nous répétons sans cesse avec des larmes d'impuissance, de paresse et d'orgueil que le monde se déchristianise. Mais le monde n'a pas reçu le Christ, c'est nous qui l'avons reçu pour lui, c'est de nos cœurs que Dieu se retire, c'est nous qui nous déchristianisons, misérables ! »<sup>17</sup>

### *Sola scriptura*

Tous ceux qui un jour, même très vite, ont pratiqué une croyance religieuse, ont connu ces individus qui utilisent le texte pour dresser un rempart entre eux et les autres, et ne s'aperçoivent pas qu'un tel rempart, une telle séparation de soi et du prochain, est

---

<sup>16</sup> Jehan Rictus, « Le Revenant », *Les Soliloques du Pauvre*, 1903.

<sup>17</sup> Georges Bernanos, *Français si vous saviez*, Paris, Gallimard, 1961.

nécessairement et dans la même mesure une séparation entre Dieu et soi-même. J'ai plusieurs fois entendu des Chrétiens, des Juifs et des Musulmans prétendre que telle ou telle personne ne « méritait » pas de se marier religieusement sous prétexte qu'elle « ne pratiquait pas » ou parce qu'elle « ne croyait pas vraiment ». C'est avec ce genre de phrase et de comportement que les communautés se fédèrent et s'instituent grâce à des rites tenant moins de la religiosité que du secteur. Qui sont-ils pour juger ? Et au nom de quoi, au nom de qui jugent-ils ? Au nom de la loi. Ils jugent au nom de ce qui est écrit *sur du papier* et qu'ils positionnent de ce fait au-dessus du Principe qui en a inspiré l'existence et qui, faut-il le rappeler, chez les Chrétiens comme chez les Juifs et les Musulmans, *n'a lui-même rien écrit*.

En se réclamant de la « seule écriture » (*sola scriptura*), certains protestants en sont venus à se couper du reste du monde sans être gênés par le fait que cela contrevienne au principe central de ladite écriture. Aux États-Unis, on observe une multitude de petites communautés ayant chacune sa propre interprétation des textes, et dont les membres sont d'abord, et peut-être uniquement, réunis autour de prescriptions morales. Certains de ces groupes font de leur exégèse et de leurs traditions communautaires autant de motifs d'exclusion, sans se soucier des contradictions pourtant criantes qu'il y a entre une telle attitude et le message de Jésus. Pour les Amish, est-il plus important de vivre *avec* Dieu ou *sans* les autres ? Et aiment-ils les autres comme ils s'aiment eux-mêmes, ainsi que le leur a suggéré Jésus ? Aiment-ils Dieu finalement ? Tout porte à croire que chez de tels groupes la « *sola scriptura* » consiste moins à se passer des prêtres de l'Église catholique qu'à les remplacer, en se passant... de Dieu.

### *Communautarismes laïques*

Les partis politiques finissent souvent par être élevés au-dessus des valeurs qui en ont justifié la création, de sorte que leurs



militants sont ensuite plus fidèles à l'appareil qu'à la cause, selon un procédé tout à fait similaire au procédé à l'issue duquel certains catholiques se trouvent être plus fidèles à l'Église qu'au Christ. C'est ce qui a fait dire à Simone Weil que les partis politiques étaient « le mal à l'état pur ou presque »<sup>18</sup>.

Les nations quant à elles ont souvent été créées au nom du Bien avant de devenir des appareils au-dessus desquels aucun principe ne pouvait exister. En vénérant leur territoire, leur langue et leur culture au point d'en faire un motif d'exclusion, les nationalistes finissent par confondre l'effet et la cause de l'identité nationale. La cause est un principe unificateur, dont les effets sont le territoire, la langue et la culture. La France n'est pas le français, elle n'est pas non plus les clochers ou les écoles, elle n'est pas Victor Hugo ou l'Abbé Pierre, ni notre Constitution ou les « lieux de mémoire ». La France est une vision de la dignité *en tant que cause* dont les écoles, les clochers, Victor Hugo, sont autant d'effets, et qui aura, si nous voulons lui en donner l'occasion, d'autres effets glorieux. C'est cette vision qu'il nous faut protéger, davantage que ce qui a été produit en son nom.

---

<sup>18</sup> Simone Weil, Note sur la suppression des partis politiques.

### 3/ Pharisaïsme moderne, ou le culte du sujet

Avec le nominalisme médiéval d'abord puis surtout à partir de la Renaissance, nous avons cessé de croire à l'ordre cosmique. L'imprimerie permettait à davantage de monde de produire et de diffuser des textes écrits. Le papier, grâce à elle, prendrait la place du vent dans les églises, des échos sur les dunes et au bord de la mer, des flottements mélancoliques près des cimetières, des vacillements, au loin, pendant les nuits d'hiver, et de toutes ces subtilités spirituelles qu'on n'est jamais certain d'avoir *vraiment* expérimentées.

C'est en brandissant une bible imprimée (sur papier) que Luther a lancé sa fameuse phrase : « Tout homme est pape une bible à la main ! ». Les dramaturges décidèrent de mettre en scène des rois malades et méchants (Shakespeare) et les romanciers des antihéros touchants (Don Quichotte). Les vieilles lunes n'étaient plus. La science adopta une méthode fondée sur le doute, l'expérimentation et la prise de note, le brouillon... le papier. Il devint ridicule d'évoquer « le secret de l'être » ou de penser qu'il pouvait exister un ordre en dehors de celui que les hommes consigneraient désormais dans leurs relevés topographiques et tableaux chiffrés imprimés sur... papier. La réalité n'était plus guère qu'une chose hasardeuse que nous ne pourrions comprendre qu'à condition d'en douter, et que nous ne pourrions contrôler qu'à condition d'être sûrs de nous-mêmes au point de regarder Dieu en face *pour lui demander ses papiers*.

De ce tournant qui, en gros, nous a conduits à récuser l'idée qu'il pouvait exister « un principe en soi » dont les choses de la nature seraient autant de résultats, je ne sais pas meilleure illustration que ces strophes de Pessoa :

« Par un jour excessivement net,  
où l'on avait envie d'avoir beaucoup travaillé

afin de pouvoir ne rien faire ce jour-là,  
j'entrevis, ainsi qu'une allée entre les arbres,  
ce qui peut-être était le Grand Secret,  
ce Grand Mystère dont parlent les faux poètes.

Je vis qu'il n'y avait pas de Nature,  
que la Nature n'existe pas,  
qu'il y a des monts, des vallées, des plaines,  
qu'il y a des arbres, des fleurs, des herbes  
qu'il y a des fleuves et des pierres,  
mais qu'il n'y a pas un tout dont cela fasse partie,  
qu'un ensemble réel et véritable  
n'est qu'une maladie de notre pensée.

La Nature est faite de parties sans un tout.  
Peut-être est-ce là le fameux mystère dont on parle.

Voilà ce dont, sans réfléchir ni m'attarder,  
je m'avisai que ce devait être cette vérité  
que tout le monde cherche, et ne trouve pas,  
et que moi seul, ne l'ayant point cherchée, ai trouvée. »<sup>19</sup>

Avec le nominalisme, la Renaissance et Luther, l'Europe se détourna du principe de Vérité. Avec les Lumières et la Révolution, elle abandonna celui de Bien en soi. Après la Grande Guerre, elle abandonna celui de Beauté. Fin des transcendants. Quel membre de l'Agence Nationale de la Recherche n'aurait pas envie de plaisanter si un chercheur lui proposait de financer un projet dont le but serait d'entrapercevoir *la suprême Vérité* ? Lequel de nos députés ne sourirait pas méchamment si un de ses homologues soumettait un projet de loi en prétendant que le Bien existe dans l'absolu et qu'il a essayé d'y conformer son projet ? Et quel critique d'art n'humilierait pas volontiers un commissaire d'exposition osant prétendre devant lui que l'art n'est pas seulement un discours, et que la véritable Beauté existe indépendamment des contextes socioculturels et des ruses

---

<sup>19</sup> Fernando Pessoa, *Le Gardeur de troupeaux et autres poèmes, Poème XLVII*, trad. Armand Guibert, Poésies, Gallimard

sémiologiques ? Je connais, nous connaissons ces sourires. La lèvre supérieure décrit un accent circonflexe et découvre une canine très pointue, tandis que dans le ricanement et l'œil hésité on décèle une déception d'enfant. Il y a de l'intelligence et beaucoup de culture dans ce sourire, mais aucune liaison concrète. Le parvenu est insatisfait, et son clin d'œil celui d'un homme *qui n'a pas de passé*.

De la même manière que les scientifiques modernes tâchent de définir ce qui est vrai en partant de l'homme (et non plus de la parole d'un dieu hypothétique), les philosophes modernes tâchent de définir ce qui est juste en partant du sujet (et non plus des prescriptions d'oracles supposés). C'est ce qu'a fait Kant en proposant de remplacer l'Esprit Saint par l'esprit critique. Il était déraisonnable selon lui de construire le contrat social à partir d'une raison supposée pure. Et s'il ne nia pas que l'objectivité fût possible (d'autres s'en chargeraient), il décréta qu'une proposition objective n'était rien d'autre qu'une proposition valable aux yeux de tous les sujets — une proposition, en d'autres termes, capable de passer à tous les coups le test de la subjectivité. Très protestant de ce point de vue, il opéra une rupture majeure avec les Grecs et les Chrétiens aux yeux de qui ce qui était objectif était ce qui ne dépendait pas du sujet, intrinsèquement valable quand bien même tous les sujets l'auraient contredit. Le bien fut défini comme ce qui n'était pas mal (alors que chez les Grecs et les Chrétiens le Mal était la renonciation au Bien), et le Mal fut subjectivé : « ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse ».

Ce changement sera très vite dénoncé, mais trop tard, par exemple par Victor Cousin :

« [C]e qu'on appelle la vérité est en moi et n'est pas moi ; l'erreur de Kant est d'avoir fait équation entre la souveraine raison et la raison humaine. La vérité est indépendante de l'homme : de même que la sensibilité met l'homme en rapport

avec le monde physique, de même une autre faculté le met en communication avec des vérités qui ne dépendent ni de la nature, ni du MOI, et cette faculté, nous pouvons l'appeler *la raison*. »<sup>20</sup>

On peut illustrer la rupture entre l'esprit helléno-chrétien et l'esprit moderne en citant Aristote pour qui « il serait déplacé d'aller croire que la politique ou la sagacité [qui viennent de l'homme, du sujet, *l'éthica*], serait la plus noble des vertus, dès lors que la réalité suprême dans l'Univers n'est pas l'homme »<sup>21</sup>. Les Grecs ne niaient pas l'existence du sujet, mais il ne faut pas confondre la question chez eux du « souci de soi-même » *epimeleia heautou* et le subjectivisme moderne. Chez les Grecs il n'y a de souci de soi que par rapport aux transcendants (la question qui les divise est : quels transcendants ?), alors que chez les modernes, par exemple chez Foucault, le « souci de soi » est uniquement entendu comme expérience propre et « comme technique élaborant et transformant cette expérience »<sup>22</sup>. Depuis le tournant moderne, la *théoria* ne peut donc plus servir comme chez Platon, Aristote ou chez les stoïciens à *retrouver* quoi que ce soit. Le sujet crée la pensée. Ou en tout cas *il existe donc il pense, donc il pense la créer*.

Les Lumières (Rousseau, Kant, Fichte...), puis le dix-neuvième surtout, ont mis la philosophie, l'art et la science au service du sentiment de puissance du sujet. Ce fut particulièrement notable chez les Allemands. Par exemple Schopenhauer :

« Le monde est ma représentation. Cette proposition est une vérité pour tout être vivant et pensant, bien que, chez l'homme

---

<sup>20</sup> Victor Cousin, *Cours de Philosophie sur le fondement des idées absolues du Vrai, du Beau et du Bien*, 1818, publié par Adophe Garnier, Bruxelles, 1840, quatrième leçon.

<sup>21</sup> Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Paris, Flammarion, 2004, p. 311.

<sup>22</sup> Michel Foucault, « Subjectivité et vérité », *Annuaire du Collège de France, 81<sup>ème</sup> année, Histoire des systèmes de pensée, année 1980-1981*, 1981, repris dans *Dits et Ecrits, vol. 2 1976-1988*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 1032.

seul, elle arrive à se transformer en connaissance abstraite et réfléchie. Dès qu'il est capable de l'amener à cet état, on peut dire que l'esprit philosophique est né en lui. Il possède alors l'entière certitude de ne connaître ni un soleil ni une terre, mais seulement un œil qui voit ce soleil, une main qui touche cette terre ; il sait, en un mot, que le monde dont il est entouré n'existe que comme représentation, dans son rapport avec un être percevant, qui est l'homme lui-même. »<sup>23</sup>

Hegel :

« Par la pensée, je monte vers l'Absolu et me dresse au-dessus de toute finalité ; je suis conscience illimitée et en même temps conscience de soi finie, et cela en accord avec la totalité de ma constitution présente empirique. Les deux côtés se recherchent et se fuient en même temps. Je suis, et il y a en moi et pour moi, ce conflit mutuel et cette unité. Je suis le combat. Je ne suis pas l'un des combattants. Je suis au contraire les deux combattants et le combat lui-même. »<sup>24</sup>

Nietzsche :

« L'individu est quelque chose d'entièrement nouveau et créateur de nouveauté, quelque chose d'absolu auquel toutes ses actions appartiennent en propre. Il n'emprunte qu'à lui-même les valeurs qui règlent ses actions, car lui aussi doit interpréter de façon toute individuelle les mots d'ordre reçus. Même s'il n'invente pas la formule ; il en a au moins une interprétation personnelle : en tant qu'interprète il est encore créateur. »<sup>25</sup>

Et que dire de Wagner, dont la musique est au culte du sujet ce que la musique de Bach fut à celui de Dieu ? L'hitlérisme ne provient pas de nulle part...

Si on s'est arrêté de croire en l'ordre cosmique, et si l'on a coupé la tête aux rois qui avaient édicté des commandements au nom

---

<sup>23</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Livre premier, 1819.

<sup>24</sup> Cit. in. George Steiner, *Les Antigones*, op. cit., p. 706.

<sup>25</sup> Friedrich Nietzsche, *La Volonté de Puissance*, paragraphe 767.

d'un prétendu Esprit Saint, on ne s'est pas pour autant arrêté d'édicter des règles visant à ordonner l'univers. Mais privée de *théôria*, rappelons-le, l'*éthica* a moins lieu d'être la science du Juste que l'art de la justification. La modernité a ainsi pu s'adonner elle aussi au pharisaïsme.

## Les droits de l'homme

Kant proposa d'attacher l'*éthica* non pas à un Bien en soi dont l'existence était par trop hypothétique mais à une règle rationnelle venue du sujet et plus concrète que ne l'étaient les spéculations de la *théôria* : « ne fais pas une action qui n'est pas universellement acceptable ». Il était temps selon lui de faire advenir le règne non plus des causes mais des fins. Une fois son très fameux impératif catégorique énoncé, il promit au genre humain que, coupé de sa racine, l'arbre donnerait encore des fruits. Qu'était-ce que le christianisme, en fin de compte, sinon *un message* ?

En isolant le jugement de valeur, Kant et les kantien(ne)s prenaient le risque que la règle morale ne retombe « de tout son poids sur la terre, pour s'y enliser »<sup>26</sup>. L'illustration la plus probante que je connaisse d'un tel enlèvement est donnée par l'écrivain Louis Guilloux dans son roman *Le sang noir*, en la figure acromégale à la fois repoussante et émouvante du Professeur Cripure (lequel tire son nom justement d'une contraction de l'ouvrage de Kant : *Critique de la raison pure*).

La séparation post-kantienne entre le principe chrétien et les valeurs fit écrire à Baudelaire dans ses *Fusées* : « Quand même Dieu n'existerait pas, la religion serait encore sainte et divine. Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister. » Cette séparation est un des points d'orgue de la modernité et a profondément changé le visage du christianisme. Il suffit pour s'en

---

<sup>26</sup> Gustave Thibon, *Nietzsche ou le déclin de l'esprit*, Paris, Fayard, 1975.

assurer d'interroger des catholiques au sujet de leur foi, et d'entendre la plupart d'entre eux répondre, comme s'ils étaient protestants, que le plus important dans leur religion ce n'est pas l'existence de Dieu, la réalité des sacrements ou la transsubstantiation, mais « les valeurs ».

*Tabula rasa...* Religieusement, Kant a enfoncé le clou luthérien. Philosophiquement, le clou cartésien. En fournissant une règle (écrite sur du papier... revoilà Adam et Theut, revoilà Prométhée...) où il n'était plus question de Dieu, la Révolution française a quant à elle enfoncé le clou kantien. Mais en statufiant cette règle, et en l'élevant à la place des divinités déchues, elle a justifié que s'applique la loi du plus fort.

*La déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789 et *La déclaration universelle des droits de l'homme* de 1948 présentent toutes deux des contradictions qui, en l'absence d'un principe transcendant, sont susceptibles d'être utilisées par les plus habiles pour justifier des exactions pourtant manifestement injustes. Combien de bombes avons-nous larguées sur des populations civiles en nous réclamant des *droits de l'homme* selon lesquels pourtant « tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa personne » ? Bentham, le grand pourfendeur de la déclaration de 1789 (dont la doctrine utilitariste et le conséquentialisme ne constituent en rien des solutions préférables) aura au moins servi à en relever les contradictions : dans l'article 1 entre égalité et distinction sociale, ou encore dans l'article 4 entre le caractère limité des droits naturels et leur description comme absolus<sup>27</sup>. La citation ci-après fait très bien ressentir de quelle dérive pharisaïque *La déclaration des droits de l'homme et du citoyen* peut faire l'objet :

---

<sup>27</sup> Voir : Guillaume Tusseau, « Jeremy Bentham et les droits de l'homme : un réexamen », Revue trimestrielle des droits de l'homme, Editions Nemesis, 2002, 13, pp.407-431



« Il est étonnant qu'une assemblée qui prétendait fixer les mots, fixer les idées, fixer les lois et tout fixer pour toujours, se servît dans une occasion essentielle, d'un terme équivoque et impropre, comme si la langue française était réduite à ce bégaiement inepte (...) [Les Déclarations] étaient rédigées en termes imprécis, basées sur de pures pétitions de principe, frappées de contradiction interne, vagues quant à leur étendue, et soulevaient des questions cruciales à propos des exceptions et des priorités »<sup>28</sup>.

In fine, ce sont les pays les mieux armés et les plus riches qui asservissent les autres au nom des droits de l'homme ; ce sont les pays les mieux armés et les plus riches qui bombardent des populations civiles au nom des droits de l'homme ; et s'ils ne sont pas jugés (à quand le procès d'un président américain, n'importe lequel, pour crime contre l'humanité ?), c'est parce que ce sont les pays les mieux armés et les plus riches qui jugent et condamnent les autres au nom des Droits de l'homme.

Simone Weil dans *L'Enracinement* a mis le doigt sur l'origine du mal qui, au moment où elle écrit, en 1943, ravage le monde. Le problème, dit-elle, vient du fait que nous ayons fondé le contrat social sur la notion de droit de l'individu et sur la base de la déclaration de 1789 quand nous aurions dû le bâtir sur la notion d'obligation envers l'être humain, laquelle impliquerait un mouvement vers soi-même et vers l'autre au nom d'un principe supérieur dont la notion de droit individuel se passe bien volontiers. Dès les premières lignes de son essai, recopiées ci-après, elle reproche aux hommes de 1789 d'avoir volontairement nié l'existence de la Justice en soi alors même qu'ils prétendaient poser des principes absolus à partir du seul droit. Cette erreur, cause directe d'une trop grande et bourgeoise confiance en eux-mêmes, les a conduits à d'inextricables contradictions, qui,

---

<sup>28</sup> *Sophismes anarchiques*, cit. in Tusseau, op. cit., p. 413.

aujourd'hui encore, même après 1948, fournit des raisons juridiquement valables à tous ceux qui souhaitent agir injustement, pourvu qu'ils aient la chance de se trouver du bon côté des droits fondamentaux : celui du plus fort, la gâchette, les tombereaux de papier. Ils interprètent la règle, s'en prévalent, jugent, condamnent, punissent, organisent des guerres puis s'en félicitent et réalisent des reportages, pourquoi pas, cheveux au vent. La justice à la bouche, au poing les poignards. Leurs dieux (les droits de l'homme) ont soif et leurs boucs émissaires (les hommes, le droit) sont nombreux.

« Cela n'a pas de sens de dire que les hommes ont, d'une part des droits, d'autre part des devoirs. Ces mots n'expriment que des différences de point de vue. Leur relation est celle de l'objet et du sujet. Un homme, considéré en lui-même, a seulement des devoirs, parmi lesquels se trouvent certains devoirs envers lui-même. Les autres, considérés de son point de vue, ont seulement des droits. Il a des droits à son tour quand il est considéré du point de vue des autres, qui se reconnaissent des obligations envers lui. Un homme qui serait seul dans l'univers n'aurait aucun droit, mais il aurait des obligations.

« La notion de droit, étant d'ordre objectif, n'est pas séparable de celles d'existence et de réalité. Elle apparaît quand l'obligation descend dans le domaine des faits ; par suite elle enferme toujours dans une certaine mesure la considération des états de fait et des situations particulières. Les droits apparaissent toujours comme liés à certaines conditions. L'obligation seule peut être inconditionnée. Elle se place dans un domaine qui est au-dessus de toutes conditions, parce qu'il est au-dessus de ce monde.

« Les hommes de 1789 ne reconnaissaient pas la réalité d'un tel domaine. Ils ne reconnaissaient que celle des choses humaines. C'est pourquoi ils ont commencé par la notion de droit. Mais en même temps ils ont voulu poser des principes absolus. Cette contradiction les a fait tomber dans une confusion de langage et d'idées qui est pour beaucoup dans la confusion politique et sociale actuelle. Le domaine de ce qui est éternel, universel, inconditionné, est autre que celui des conditions de fait, et il y

habite des notions différentes, qui sont liées à la partie la plus secrète de l'âme humaine. (...)

« L'objet de l'obligation, dans le domaine des choses humaines, est toujours l'être humain comme tel. Il y a obligation envers tout être humain, du seul fait qu'il est un être humain, sans qu'aucune autre condition ait à intervenir, et quand même lui n'en reconnaîtrait aucune.

« Cette obligation ne repose sur aucune situation de fait, ni sur les jurisprudences, ni sur les coutumes, ni sur la structure sociale, ni sur les rapports de force, ni sur l'héritage du passé, ni sur l'orientation supposée de l'histoire. Car aucune situation de fait ne peut susciter une obligation.

« Cette obligation ne repose sur aucune convention. Car toutes les conventions sont modifiables selon la volonté des contractants, au lieu qu'en elle aucun changement dans la volonté des hommes ne peut modifier quoi que ce soit. Cette obligation est éternelle. Elle répond à la destinée éternelle de l'être humain. »<sup>29</sup>

C'est, me semble-t-il, un lieu commun de dire que le romantisme est à l'art ce que les droits de l'homme sont au droit. Or il est intéressant de constater que les artistes du dix-neuvième se sont beaucoup réclamés des Grecs, alors même qu'une chose fondamentale les en séparait. Cette chose c'est Descartes, Rousseau, Kant... Dans les tragédies grecques, et chez Shakespeare et Racine (qui sont les deux grands continuateurs aux temps moderne de l'esprit grec<sup>30</sup> et qui, précisément, n'étaient pas romantiques), les protagonistes savent ce qu'ils doivent faire, ils ont un pressentiment quant à ce qui est juste, et c'est de cela dont ils souffrent ; jamais ils n'imagineraient s'opposer à l'ordre dont ils ont eu l'intuition, pas plus qu'ils ne croiraient que cette intuition puisse être fausse (et ce en dépit du fait qu'elle ne soit

---

<sup>29</sup> Simone Weil, « L'Enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain » (1943), in *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », p. 1027-1028.

<sup>30</sup> A ce sujet il faut lire George Steiner, *La mort de la tragédie*, 1961.

pas *rationnellement fondée*). Dans les drames romantiques au contraire, tout est possible, les protagonistes ont le choix, ils hésitent, et ils ont d'autant moins confiance en leurs intuitions concernant le bien et le mal que celles-ci leur dictent des comportements contraires à ce dont ils ont envie ; aussi cherchent-ils la solution qui les fera les moins souffrir, ou bien celle qui sera la plus *justifiable* devant les autorités compétentes : les rois, les juges, la fille... jamais Dieu. Le spectateur est tenu en haleine, incapable de dire avant le dénouement ce qui arrivera, alors qu'en écoutant une tragédie grecque il retient son souffle précisément parce qu'il sait ce qui doit arriver. Il faudra attendre Claudel pour ranimer la flamme grecque. Et Montherlant, dont toutes les pièces sans exception décrivent les horreurs commises au nom du sujet.

## Libéralisme

Tout en réglant son compte à l'argument d'autorité et aux transcendants, la modernité régla son compte au destin. De même que le Bien, la Vérité et la Beauté n'étaient plus des valeurs écrites là-haut, de même l'homme n'avait plus son destin « écrit là-haut » (n'en déplaise à Jacques le fataliste). Il restait évidemment la contingence, à laquelle il faudrait se résigner et dont le tremblement de terre de Lisbonne de 1755 fut le terrible ambassadeur ; mais pour le reste l'homme avait désormais son destin en main, au point qu'il se prit à rêver de faire *ce qu'il désirait*. C'est ce rêve, à la réalisation duquel les politiciens et les intellectuels consacraient désormais tous leurs efforts, qu'on appela « liberté ».

Là encore, la différence avec les Grecs est nette. Chez les Grecs aucun être ne pouvait être considéré comme libre s'il ne vivait en vérité. Autrement dit, aucune éthique de la liberté n'était possible (*éthica*) s'il n'y avait d'abord eu contemplation de la vérité (*théoria*). Un homme qui vit en vérité est débarrassé des passions tristes et

*ne peut plus* agir qu'en se conformant à ce qui est absolument juste. Ainsi la liberté est-elle le résultat objectif de la connaissance par le sujet de ce qui est juste.

Avoir la liberté sans se soucier du Bien, du Vrai et du Beau, selon les Grecs, et Platon en particulier, est impossible, à moins de dénaturer la liberté. De même, dans une perspective non pas grecque cette fois mais orwellienne, *authentiquement socialiste*, libérer les hommes en décourageant la « *common decency* », c'est courir le risque des abus systématiques, et ce même si les lois les interdisent, puisqu'au fond on n'aura plus aucune raison valable d'interdire ces abus. La loi sera contestée, changée et outrepassée par des êtres réclamant qu'on leur octroie une marge de manœuvre toujours plus grande et ne voyant dans le droit qu'un moyen de parvenir à leurs fins. Les animaux dans la jungle, au sens moderne, sont libres, alors qu'au sens grec et orwellien ils sont aliénés.

Une société où les personnes morales et physiques sont libres sans être mises en danger par la liberté des autres est un « moindre mal ». Peu importe en fin de compte si les Grecs, les Chrétiens ou les socialistes orwelliens pensaient qu'on ne peut être libre qu'à condition de pressentir le Bien. Laissons-les à leur contemplation, et jouissons, hein, profitons. La devise de Saint Augustin, « Aime et fais ce que tu veux », devient : « Fais ce que tu veux ». La voici la grande révolution des Lumières : peu importe le Bien, le Beau et le Vrai, et peu importe la Fraternité, ce qui compte c'est la liberté. Un tel changement de visée apparaît, dès le dix-huitième siècle, comme « l'énigme résolue de l'Histoire »<sup>31</sup>.

Il existe deux libertés souvent opposées l'une à l'autre alors qu'elles sont en réalité complémentaires. Premièrement, la liberté

---

<sup>31</sup> Jean-Claude Michéa, *L'empire du moindre mal. Essais sur la civilisation libérale*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essai », 2010, p. 192-205.

des entreprises. Les entreprises veulent agir comme bon leur semble. L'État n'a pas à s'en mêler. Laissez faire les hommes, dit le dicton physiocrate, laissez passer leurs marchandises. La main invisible de la Justice n'existe pas, pas plus que celle de Dieu, mais celle du marché, oui, et il nous faudra avoir confiance en elle, prétendent les partisans du libéralisme économique.

Deuxièmement, la liberté des individus. Le développement de celle-ci est basé sur des lois ne visant pas à interdire mais à permettre. C'est le libéralisme du droit, ou libéralisme politique. La conservation de soi en est l'objectif suprême, la loi son instrument.

La loi dans la civilisation libérale a pour but non pas de nous faire vivre dans une société juste mais dans une société où chacun pourra agir sans être menacé, du moment qu'en agissant il ne menace lui-même personne (c'est ce qu'on trouve chez Stuart Mill). Dans un essai essentiel<sup>32</sup>, Jean-Claude Michéa explique que la thèse libérale consiste à faire ainsi du droit un procédé mécanique visant à *l'ajustement* plutôt qu'à la Justice. Et l'auteur de montrer comment l'État, pris dans cette logique, se trouve confronté à des dilemmes inextricables. Pour ce qui est de la liberté des entreprises, prenons la liberté de diversification et la libre concurrence : comment permettre à des entreprises de pratiquer des stratégies de diversification tout en assurant à d'autres qu'elles ne seront pas concurrencées déloyalement ? Une seule solution : la régulation au cas par cas, les exceptions, le bricolage. Pour ce qui est de la liberté des individus, prenons l'exemple de la religion et de la liberté d'expression : comment

---

<sup>32</sup> *Ibid.* Le seul point sur lequel Michéa se trompe c'est lorsqu'il dit que c'est la première fois dans l'Histoire qu'il a été entrepris de faire de la *conservation de soi* l'unique souci de l'individu raisonnable. La modernité aurait selon lui inventé une logique qu'elle n'a en réalité fait qu'amplifier. Les Pharisiens de l'antiquité, nous l'avons vu dans le premier chapitre, craignaient eux aussi la mort au point de placer au-dessus de tout, et de Dieu lui-même, et de la Justice, des lois censées les préserver de la guerre de tous contre tous. Ils avaient eux aussi fait de la conservation de soi leur unique souci.

permettre à toutes les religions d'exister dès lors que les propos tenus par certaines concernant l'homosexualité blesseront les homosexuels ? Et comment permettre à n'importe qui de critiquer n'importe quelle religion dès lors que cela blessera certains croyants ? Là encore, la seule solution est la régulation au cas par cas, les exceptions, le bricolage. C'est à cause de ce type de dilemme que les sociétés libérales s'engagent dans des régularisations massives et incohérentes de la vie des entreprises et des individus ... et génèrent, bien entendu, des Everest *de papier* !

Dès lors qu'une loi est votée dans le but de garantir de nouvelles libertés à certains, certains autres estiment leurs libertés bafouées par cette même loi. Les paradoxes sont légion. On vote des lois pour interdire aux gens de fumer en même temps qu'on vote des lois pour légaliser la consommation de cannabis. On punit les clients des prostituées, et, ce, même si ces dernières disent être consentantes, mais on ne condamne pas un homme qui a eu un rapport sexuel avec une fillette de onze ans précisément parce que celle-ci était « consentante »<sup>33</sup>. L'État interdit à Whatsapp de transmettre ses données à Facebook en même temps qu'il finance des entreprises dont la seule perspective économique est de grossir jusqu'au point où elles auront engrangé assez de données pour intéresser Facebook. Enfin, au nom de la liberté des entreprises, les autorités de la concurrence régulent les prix.

Finalement, le pharisaïsme consistant à fermer les yeux sur l'existence du Bien en soi et à multiplier les règles censées garantir la liberté finira par provoquer une nouvelle guerre de tous contre

---

<sup>33</sup> *Le Parisien*, en publiant un article sur cette affaire, a changé les prénoms des protagonistes, et a attribué celui de « Justine » à la fillette. Inconscient ou non, ce clin d'œil à Sade est particulièrement significatif, dès lors que celui-ci, comme le rappelle Michéa, est « la face sombre de la philosophie des Lumières », et qu'il aurait été très heureux de constater que la logique qui consiste à nous débarrasser des principes supérieurs pour être aussi libres que possible ait bel et bien fini par nous transformer en ce « peuple de démons » dont Kant disait que la mécanique du seul droit pourrait suffire à assurer la coexistence pacifique, et dont Sade réclamait l'avènement.

tous : « Guerre menée, cette fois-ci, devant les tribunaux et par avocats interposés, et dont les tenants du "politiquement correct" sont devenus, comme chacun sait, les soldats de métier »<sup>34</sup>. Dans ce cas nous serions tout à fait revenus à la situation dénoncée par Platon dans le *Gorgias* : ce sont les avocats les plus habiles, et ceux qui ont les moyens de payer leurs services, ce sont les plus forts, qui règnent. Seul le plus fort sera libre !

On retrouve les thèses libérales dans l'éthique minimaliste de Ruwen Ogien<sup>35</sup>. Celui-ci récuse l'idée de Simone Weil selon laquelle un être humain seul dans l'univers aurait encore des obligations. Pour lui on ne devrait jamais avoir des obligations envers soi-même, mais seulement envers les autres, et l'éthique qu'il appelle de ses vœux, très libérale de ce point de vue (un libéralisme politique évidemment), se résume au souci d'éviter de nuire délibérément à autrui. Plus précisément, pour Ogien, « la vocation de la morale n'est pas de régenter absolument tous les aspects de notre existence, mais d'affirmer des principes élémentaires de coexistence des libertés individuelles et de coopération sociale équitable »<sup>36</sup>. On pourrait croire qu'il s'agit de l'inverse du pharisaïsme, puisque Ruwen Ogien préconise de revenir à des principes en édictant le moins de prescriptions morales possible. Seulement il est évident qu'une telle proposition si elle venait à être appliquée entraînerait une multiplication des lois visant à garantir les libertés individuelles et une multiplication des contradictions et autres quiproquos juridiques, si bien qu'à la fin seul le plus fort aurait le privilège de faire *vraiment ce qu'il veut* sans être inquiété.

---

<sup>34</sup> Michéa J. -C., *L'empire du moindre mal. Essais sur la civilisation libérale*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essai », 2010, p. 41.

<sup>35</sup> Ruwen Ogien, *L'éthique aujourd'hui. Maximalistes et minimalistes*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 2007.

<sup>36</sup> *Op. cit.*, p. 197.



## 4/ Pharisaïsme contemporain, ou le culte du progrès

Le ciel a horreur du vide. Ôtez-en le Bien, le Vrai et le Beau, et quelque chose prendra leur place. Les libéraux contemporains y ont mis la liberté, comprise comme le droit de chacun de disposer d'une marge de manœuvre maximum. Jean-Claude Michéa a, mieux que personne, rendu compte de la manière dont la liberté, qui d'abord était un moindre mal, a fini par « monter au ciel ».

« Le libéral se voulait, au départ, un homme réaliste et sans illusions. Il pouvait certes osciller entre le cynisme d'un Mandeville, le scepticisme souriant d'un Hume ou la mélancolie d'un Constant. Mais, quelle que soit son équation personnelle, il revendiquait fièrement son empirisme et sa modération. La société raisonnable qu'il appelait de ses vœux n'était nullement destinée à soulever un *enthousiasme*, de nature à déchaîner de nouvelles passions meurtrières. A égale distance des fanatismes religieux et des rêveries utopiques, ni Cité de Dieu, ni Cité du soleil, elle se présentait, au contraire, comme la moins mauvaise société possible ; la seule, en tout cas, à pouvoir protéger l'humanité de ses démons idéologiques, en offrant à ces égoïstes incorrigibles que sont les hommes le moyen de vivre enfin en paix et de vaquer tranquillement à leurs occupations prosaïques. Le libéralisme originel entendait être un pessimisme de l'intelligence.

« D'où vient alors le climat manifestement si différent dans lequel se développe le libéralisme contemporain ? Car, de toute évidence, les paisibles Lumières libérales ont fini par susciter leur propre *schwärmerei*. A en juger, en effet, par les formes présentes de l'imaginaire des sociétés modernes (...), il est devenu difficile d'ignorer que quelque chose d'essentiel a changé. L'empire du moindre mal, à mesure que son ombre s'étend sur la planète tout entière, semble décidé à reprendre à son compte, un par un, tous les traits de son plus vieil ennemi. Il entend désormais être adoré comme *le meilleur des mondes*. Cette ultime métamorphose est beaucoup moins surprenante qu'il n'y paraît, pour au moins deux raisons. La première est que le pessimisme libéral a toujours concerné la seule capacité des hommes à se montrer dignes de

confiance et à agir décevement. Il ne portait pas, en revanche, sur leur aptitude à se rendre « maîtres et possesseurs de la nature » par leur travail et leur ingéniosité technique. Dans la mesure où l'industrie (c'est-à-dire l'exploitation rationnelle et illimitée de la nature) constituait, dans tous les montages philosophiques libéraux, la forme idéale du détournement des énergies guerrières vers des fins estimées utiles à tous, il existait donc bien, au cœur du libéralisme, un élément originel d'optimisme et d'enthousiasme. C'est naturellement cet élément qui a permis de justifier le *culte religieux* de la Croissance et du Progrès *matériel* qui est au principe de la civilisation moderne. »<sup>37</sup>

C'est à ce « culte religieux » que sera consacré le présent chapitre, et nous verrons une nouvelle fois, à la manœuvre, la méthode pharisaïque.

*« La seconde raison, poursuit Michéa, est plus complexe. L'anthropologie libérale est, en effet, marquée, depuis l'origine, par une curieuse contradiction. D'un côté, elle proclame que les hommes sont, par nature, uniquement soucieux de leur intérêt et de leur image. Mais, de l'autre, l'expérience ne cesse d'enseigner aux gouvernements libéraux qu'il faut constamment inciter ces hommes à « changer radicalement leurs habitudes et leurs mentalités » pour pouvoir s'adapter au monde que leur politique travaille inlassablement à mettre en place. Alors que le Marché et le Droit abstrait sont censés être les seuls mécanismes historiques conformes à la nature réelle des hommes, ces derniers doivent perpétuellement être exhortés à abandonner les manières de vivre qui leur tiennent le plus à cœur s'ils veulent tenir les rythmes infernaux qu'impose le développement continu de ces deux institutions. Toute politique libérale apparaît donc tenue par un impératif métaphysiquement contradictoire : il lui fait en permanence mobiliser des trésors d'énergie pour contraindre les individus à se comporter dans la réalité quotidienne comme ils sont déjà supposés le faire par nature et spontanément. »<sup>38</sup>*

En fait, cette contradiction n'est pas si curieuse. Elle tient au fait que nos contemporains ont beau nier et négliger l'existence des

---

<sup>37</sup> Jean-Claude Michéa, *L'empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2010, p. 193-194

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 195.

transcendants, ceux-là existent, et travaillent l'esprit des hommes par le dedans. L'intuition est l'instrument de la *théoria*, la raison celui de *l'éthica*.

Dans ce chapitre je montrerai comment le culte du sujet s'est assorti d'un culte du progrès. En effet, comme le souligne Michéa dans le passage cité, le libéralisme a abouti « au culte religieux de la Croissance et du Progrès matériel qui est au principe de la civilisation moderne ». Tout en expliquant pourquoi il s'agit d'une dérive pharisaïque, nous verrons que le culte du progrès est le fruit (ou la cause ? on ne sait plus...) d'un paradoxe pour le moins gênant : alors même qu'on nous dit qu'il n'y a pas d'autorité supérieure et infiniment bonne, on nous annonce que l'humanité est en « bonne » voie. En dehors de la dialectique hégélienne et de la foi marxiste en l'avenir, l'accumulation des nouveautés est perçue en effet comme « un mieux » dans l'esprit d'un tas de gens. Un de mes amis lorsqu'il achète la nouvelle version de l'iPhone a l'impression d'avoir une vie préférable à ceux qui en sont « restés », dit-il, à la version précédente ou, pire, à ceux qui comme sa mère ont un téléphone sans écran tactile. Plus généralement, celui-là de mes amis pense que Michel Serres a raison et que l'humanité va de mieux en mieux. « Je suis content d'avoir des médicaments, une machine à laver, de partir en vacances au ski et de ne pas m'éclairer le soir avec des bougies qui risqueraient de mettre le feu à mon appartement et au tien. Sais-tu que les êtres humains vivront bientôt mille ans ? Ah, nous sommes nés à la bonne époque hein, camarade ! Quelle chance, oui quelle chance nous avons ! »

Cet ami dont je vous parle n'adhère pas à la cosmologie grecque, selon laquelle tout est créé selon un ordre prédéfini, et n'avale pas la thèse chrétienne, selon laquelle tout est constamment créé par amour ; mais il croit *mordicus* en l'avenir, sans se rendre compte du paradoxe qu'il y a dans l'idée d'attendre « de l'avenir une perfection incompatible avec les conditions temporelles de

l'existence, [et dans le fait de] demander au temps de nous délivrer du temps, ce qui est absurde »<sup>39</sup>.

Les lois du progrès peuvent être séparées en deux groupes distincts : d'une part les lois régissant l'évolution de la nature, d'autre part les lois régissant l'évolution de la technique. Elles sont basées dans les deux cas sur quelque chose qui ne pense pas et dont l'évolution justifie que notre éthique elle aussi évolue, d'autant qu'il n'existe plus de garde-fou (ni *théôria* ni *common decency*) susceptible de justifier qu'on ne puisse pas opérer ces changements.

---

<sup>39</sup> Gustave Thibon, *L'ignorance étoilée*, Paris, Fayard, 1974, p. 134.

## Les lois de la nature

Les lois physiques expliquent le monde de la matière : pesanteur, réactions chimiques, etc. Pour autant, *régissent-elles* quoi que ce soit ? Pour les Grecs et les Chrétiens, elles étaient le résultat d'une cause absolument bonne. Pour les subjectivistes, elles sont des causes interdépendantes (i.e. aucune d'entre elles n'est une cause non causée) et ne sont ni bonnes ni mauvaises. Nietzsche parle du *sens de la terre*. Et s'ils sont parfois obligés d'en appeler à un principe général, ces mêmes subjectivistes s'empressent de le nommer « hasard » ou « contingence », réglant de ce fait le vieux problème de la théodicée<sup>40</sup>. Certains ont malgré tout du mal à ne pas trouver dans la nature l'empreinte d'un ordre transcendant. C'est ce dont Schiller s'est amusé dans *Don Carlos* :

*L'incrédule voit la loi mais non Celui qui l'a faite.  
"A quoi bon un Dieu ?" dit-il. "Le monde se suffit  
A lui-même." Nulle prière sur des lèvres chrétiennes  
Ne Lui fait plus d'honneur que ce blasphème.*

Friedrich von Schiller *Don Carlos* 1787

Michel Onfray prétend dans son trop long *Cosmos* que l'homme devrait *obéir*<sup>41</sup> au cosmos, comme la pierre, la plante et l'animal. Le cosmos, s'empresse-t-il d'ajouter, n'est ni bon ni mauvais. L'intuition de presque toutes les sociétés depuis la nuit des temps concernant une force qui ordonnerait le bien et le mal depuis l'extérieur de l'âme, ainsi que la possibilité pour l'âme de ressentir

---

<sup>40</sup> Le problème de la théodicée peut être résumé ainsi : « Pourquoi Dieu, s'il existe, laisse le Mal exister ? » La réponse des chrétiens, de Leibniz par exemple, est de considérer que nous ne pouvons pas juger Dieu, dont le plan est nécessairement parfait. D'après cette perspective, ce qui nous semble être des erreurs ou des manques dans le plan divin ne nous apparaît de la sorte que parce que nous ne sommes pas assez parfaits pour comprendre ce qui est parfait. En revanche, lorsqu'on prétend que le seul principe supérieur qui existe est le « Hasard », la question du Mal est réglée : on n'y peut rien, c'est comme ça, le mal a lieu par hasard, et le diable, donc, c'est le hasard. Et le mal... c'est bien. L'attitude philosophique consistera alors à accepter les effets des causes jugées hors de notre portée (c'est l'*amor fati*, que l'on pourrait aussi appeler « la bénédiction du mal »).

<sup>41</sup> Onfray M., *Cosmos*, Paris, Flammarion, p. 383.

l'existence de ce principe (ce que Platon nommait *la réminiscence*) ne sont rien d'autre selon Onfray que le fruit de « pensées magiques » ; un bouquet de superstitions fondées sur nos faiblesses. Il nous demande après ce constat, je cite, d'utiliser la physique pour abolir la métaphysique. Les lois de la nature sont le seul principe qui vaille. Il faudrait « souscrire à un matérialisme intégral » et « faire de l'éthologie la première science de l'homme ». Tout est biologie. C'est-à-dire que tout est explicable par la biologie. Les biologistes sont les interprètes des tables de la loi, quant aux paysans qui connaissent la terre et aux marins qui connaissent la mer, ils sont les vrais philosophes. La nature, sous la plume d'Onfray, retrouve les dieux du vent, de l'eau et de la terre, ces « dieux d'or et d'argent, de bronze et de fer, de bois et de pierre, ces dieux qui ne voient pas, qui n'entendent pas, qui ne savent rien » (Dn 5:23). Gaïa retrouve ses lettres de noblesse et son trône en défenses d'éléphant. Elle règne sans juger. Elle parle mais ne pointe personne. Chaque événement est l'œuvre d'une loi naturelle au-dessus de laquelle il n'y a rien. Les civilisations vivent et meurent, elles évoluent ; seules les plus fortes survivront. C'est la raison pour laquelle, écrit Onfray dans *Décadence* (la suite de *Cosmos*), la civilisation judéo-chrétienne périra tandis que la civilisation musulmane, qui, forgée en plein désert, n'a peur ni de l'eau ni du sang, vivra<sup>42</sup>.

En se demandant quelles règles sous-tendent l'évolution des espèces, y compris de l'espèce humaine, on en vient assez (trop) facilement à conclure, à l'instar du très libéral Herbert Spencer, que c'est la rivalité qui est à la base du « progrès ». Les animaux s'adaptent ou meurent. Les forts mangent les faibles. Il faut

---

<sup>42</sup> Le biologisme de Michel Onfray, comme toute sa pensée du reste, est l'héritier direct des thèses nietzschéennes : « Un organisme, qu'il s'agisse d'un individu ou d'une collectivité, est toujours pour Nietzsche un jeu de forces qui s'affrontent et se hiérarchisent. Il s'avérera sain et augmentera ses chances de sélection dans la mesure où il parviendra à mettre en forme, à discipliner, à diriger, à exploiter à son profit ces forces antagonistes, y compris morbides » Merlio G., « Nietzsche, Darwin et le darwinisme », *Revue germanique internationale*, 10 | 2009, 125-145.

évoluer pour être fort, ou bien on disparaît. L'aigle attrape le jeune bouquetin par la patte et le tire au bord de la falaise où il tombe comme un sac de sable avant de servir de déjeuner aux aiglons. Les mâles otaries sur les plages de l'île Marion violent des manchots à mort au milieu de la troupe impassible de leurs congénères et de quelques pélicans maigres et indiscrets. Les larves de scarabée *Epomis* se jettent sur les grenouilles, leur sectionnent les tendons et les dévorent vivantes. Le livre de la nature est une histoire de rivalité permanente, et le progrès une mécanique conduisant les forts à s'imposer et les faibles à disparaître. Le bouquetin, le manchot et la grenouille s'ils n'apprennent pas à se défendre s'ils ne *progressent* pas disparaîtront. Tant pis pour eux, dit Herbert Spencer, et tant pis pour les moines tibétains, dit le darwinisme social.

D'autres penseurs, Pierre Kropotkine par exemple ou plus près de nous Peter Singer<sup>43</sup>, eux aussi occupés à observer la nature dans le but de comprendre quelles lois en régissaient l'évolution, ont conclu que ce n'était pas la rivalité qui expliquait qu'une espèce ait perduré et évolué de telle ou telle façon, ou pas seulement, mais aussi, et surtout selon eux, la réciprocité. Car la réciprocité (l'imitation), au même titre que la rivalité (l'opposition), est un phénomène observable aussi bien entre espèces qu'au sein d'une même espèce, et ce y compris chez les êtres humains (dont on sait désormais qu'ils sont dotés de neurones « miroirs »). Les éléphants de mer préviennent les manchots quand ils voient l'aileron lourd et noir d'un orque approcher. En Ouganda la femelle crocodile confie ses œufs à de petits échassiers et à des martins-pêcheurs qui la préviennent si un varan du Nil approche pour les manger. C'est sur la base de telles observations, et en postulant que la réciprocité conduit nécessairement à l'entraide, que les tenants d'un darwinisme social de gauche ont décrété que nous devrions laisser la nature progresser autant et aussi vite que possible. Mais

---

<sup>43</sup> Singer P., *Une Gauche darwinienne : évolution, coopération et politique*, Paris, Cassini, 2002.

ils ont commis une erreur en postulant que la réciprocité aboutissait à l'entraide, et c'est sur cette erreur que toute leur construction théorique trébuche. Aucun élément empirique ne permet en effet d'affirmer que la réciprocité conduit les êtres humains ou les animaux à s'entraider. Après un moment d'incompréhension, les éthologues ont conclu que c'est parce que l'otarie *imitait* les manchots qu'elle les violait à mort. Quant aux humains, comme l'a montré René Girard dans une œuvre qui lui a d'ailleurs valu d'être surnommé le « Darwin des sciences sociales »<sup>44</sup>, la réciprocité parmi eux, et en particulier la réciprocité du désir (ou « désir mimétique »), est violente. Elle conduit à la guerre de tous contre tous dont seul le sacrifice d'un *autre manifestement autre* – un sacrifice qui par essence est « contre nature » (ce sont là les origines de la culture, selon René Girard) peut nous sauver.

Que le soubassement de l'évolution de notre espèce soit la compétition ou la réciprocité, l'opposition ou l'imitation, il est donc fou de croire que le progrès de la « nature humaine » puisse être une chose souhaitable en soi, dès lors que dans les deux cas, en l'absence de transcendants ou en tout cas de « *common decency* », nous serions amenés à nous entretuer. Dans les deux cas, seule la loi du plus fort prévaudra. Les lois de la nature sont celles d'un « universel dévorement », dont seule la conscience du Bien présente chez l'homme et chez l'homme uniquement pourra nous sauver :

« La nature est l'universel dévorement. (...) Toutes les espèces se mangent les unes les autres. Et dès qu'elles sentent ou raisonnent dans l'espèce, les tribus humaines veulent en faire autant. Les espèces meurent de faim, si elles ne se mangent pas. L'une est l'aliment de l'autre, ou préféré ou nécessaire. La vie de celle-ci a pour condition unique la mort de celle-là. Pas une espèce ne fait grâce. Pas une n'a même conçu qu'une telle faiblesse fût

---

<sup>44</sup> Serres M., *Réponse au discours de réception de M. René Girard*, Décembre 2005, Académie Française.



possible ; et si elle la pouvait concevoir, elle y verrait la plus noire des trahisons. Mais quoi ? l'espèce ne pense pas : elle a faim, elle mange, elle digère, elle engendre, elle agit. Et agir n'est rien que reprendre le même cycle : avoir faim, manger, digérer et reproduire. La vie est le crime. Et la conscience de l'homme l'expie. »<sup>45</sup>

Il existe une dernière forme de biologisme, qui, contrairement aux deux précédentes, a moins à voir avec Darwin qu'avec Foucault. L'idée cette fois est de s'opposer à tout ce qui est socialement construit, sous prétexte que la Culture s'est faite contre la Nature en imposant aux êtres humains des « normes sociales », alors que seules les lois naturelles seraient souhaitables selon cette perspective ; ces lois qui émanent des désirs individuels et des pulsions dont plus aucune ou presque n'est honteuse. Le progrès n'aurait plus d'autre vocation que de justifier de plus en plus que ces pulsions naturelles soient érigées au rang de lois divines et de permettre que la vie des individus soit organisée en fonction d'elles.

Le genre est socialement construit, donc il faut le détruire. La folie est socialement construite, donc il ne faut interner personne, pas même ceux qui en feront la demande. La délinquance et la violence sont des phénomènes sociaux, donc il ne faut pas punir les délinquants et les meurtriers. Les interdits sont socialement construits, donc il faut tout permettre. Jusqu'où pourra nous mener ce genre de raisonnement très à la mode, qui consiste à opposer de manière frontale nature et culture, et à récuser tout ce qui vient de la culture sous prétexte que les forces naturelles seraient moralement neutres ?

---

<sup>45</sup> André Suarès, *Valeurs et autres écrits historiques, politiques et critiques 1923-1948*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », p. 537.

## Technicisme

D'autres de nos contemporains préconisent une voie apparemment opposée à celle que nous venons de décrire. Il ne s'agit pas selon eux d'obéir au doigt et à l'œil aux lois de la sélection naturelle mais à celles de l'accumulation technique. Eux-aussi pensent qu'il y a, ou doit y avoir, *progrès*, et que les lois régissant ce progrès sont à elles-mêmes leur propre cause ; mais ils voudraient que le progrès vienne de la culture et non de la nature. En y regardant de près toutefois, on s'aperçoit que cette position techniciste n'est pas tellement contraire à la position biologiste, et que d'une certaine façon elles sont même tout à fait conciliables, et conciliables aussi avec le libéralisme, les droits de l'homme, et même avec le fanatisme et le communautarisme, toutes ces approches n'ayant qu'un seul but au fond : établir et surtout *justifier* la loi du plus fort.

La vocation de la technique est l'extension de nos capacités d'action et la rationalisation de nos moyens de production. En cela, elle est toujours le fruit d'une mise en tension entre la volonté d'élargir le champ des possibles et la tentation de réduire l'environnement à n'être qu'un milieu conditionné<sup>46</sup>. Les scientifiques et les ingénieurs la créent et l'améliorent. Rien n'est technique uniquement, de même que rien n'est absolument social. Le monde des choses et celui des humains sont liés en un même tissu sans couture. Il suffit de lire les travaux de Bruno Latour et des sociologues se réclamant après lui de « la théorie de l'acteur-réseaux » pour comprendre les modalités de cette intrication<sup>47</sup>. Parler de technique comme d'une chose en soi, donc, est absurde. Mais malgré cela, Heidegger avait raison d'affirmer que la technique est nihiliste. En effet cette intrication est nihiliste. Plus exactement, *elle produit du nihilisme*.

---

<sup>46</sup> Bruno Bachimont, *Le sens de la technique : le numérique et le calcul*, 2010, Les belles lettres, p. 175.

<sup>47</sup> Voir par exemple : Akrich M., Callon M., Latour B., *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Paris, Presses des Mines de Paris 2006.

Elle certifie et elle calcule, mais elle ne croit en rien. *Et elle produit de la croyance en rien.* Elle n'adhère à rien. *Et elle rend « le rien » adhésif.* Elle émet et elle reçoit, mais elle ne transmet rien, elle n'hérite de rien. Là encore, il y a eu rupture avec l'esprit helléno-judéo-chrétien. Au lieu de dévoiler les choses en soi (ce qui aurait dû être le but de la technique si nous nous en étions tenus à Aristote), la technique moderne impose « le soi » aux choses en décrétant que seul ce qui peut être mesuré (par le sujet) est réel. Résultat : les dispositifs sociotechniques arraisonnent la raison. Dans le métro, la rue, autour des tables de Noël, partout où l'on est *dans* son téléphone, en train de jouer à *Candy Crush* ou d'écrire des petits machins et d'interagir avec des avatars, on ne réfléchit pas à sa condition, on ne se révolte pas, on ne s'insurge contre rien, on ne construit pas de barricade, on ne se défend pas, nulle part avec personne, pas même soi, nulle part, personne, personne... Quant à parler de technologie, c'est une erreur de langage. Cela suppose d'insérer du *logos* dans la technique, or il suffit de regarder autour de soi pour se rendre compte que si aujourd'hui la technique est partout, la technologie, en revanche, est *presque* partout absente. En fait, plus la technique est présente, moins il y a de technologie.

De même, le travail scientifique, qu'on a tendance à présenter sous des traits plus nobles, ne dévoile pas forcément la Vérité, et la dévoilera d'autant moins que nous vivons dans une époque où il est de bon ton de prétendre que la Vérité, *en vrai*, n'existe pas. Ce n'est pas parce que les scientifiques ne sont pas soumis autant que les ingénieurs au monde de l'argent (cela reste à vérifier...) qu'ils ne sont pas victimes de l'illusion qui consiste à croire que, sans transcendants, l'humanité est libre et progresse. Simone Weil a décrit de façon particulièrement éloquente la tendance pharisaïque observable chez ces scientifiques qui hissent leur objet (les lois de la nature) au rang d'oracle suprême, alors même que ces « lois » sont pleines de contradictions et régulièrement récusées et remplacées par des scientifiques plus

« forts » que les précédents quand il s'agit de faire valoir leurs opinions.

« [*Le village des savants*], comme tous les autres villages, est fait d'humanité moyenne, avec quelques écarts vers le haut et vers le bas. Il a des traits singuliers ; ainsi le fait d'être périodiquement bouleversé par les changements de mode ; tous les dix ans à peu près une génération nouvelle s'y enthousiasme pour de nouvelles opinions. Comme ailleurs, la lutte des générations et des personnes y produit à chaque moment une opinion moyenne. L'état de la science à un moment donné n'est pas autre chose ; c'est l'opinion moyenne dans le village des savants. Cette opinion, il est vrai, s'appuie sur des expériences ; mais il s'agit toujours d'expériences exécutées dans ce village, sans aucun contrôle extérieur, avec des appareils coûteux et compliqués qui ne se trouvent que là ; expériences préparées, recommencées, rectifiées par les seuls habitants du village, et surtout interprétées par eux seuls [...]. Il n'est donc pas vrai que la science soit une espèce d'oracle surnaturel, source de sentences différentes, certes, d'année en année, mais nécessairement de plus en plus sages. Car c'est ainsi qu'on se la représente communément aujourd'hui, et l'ivresse que nous éprouvons à crier : « La Science dit que... » n'est même pas refroidie par la certitude qu'elle ne le dira plus dans cinq ans. On croirait à cet égard comme à plusieurs autres que l'actualité a pour nous valeur d'éternité. Valéry lui-même a parlé plus d'une fois de la science conformément à la superstition commune. Quant aux savants, ils sont, bien entendu, les premiers à faire passer leurs propres opinions pour des sentences dont ils ne seraient pas responsables, dont ils n'auraient à rendre aucun compte, émanées d'un oracle. Cette prétention n'est pas tolérable, car elle n'est pas légitime. Il n'y a aucun oracle, mais seulement les opinions des savants, lesquels sont des hommes. »<sup>48</sup>

Je voudrais préciser à ce stade que ceci n'est pas un essai *contre la technique*. On ne peut pas penser contre ce qui ne pense pas, et les technophobes ne leur en déplaise sont technicistes au même titre que les technophiles. En décrétant que la technique peut nous

---

<sup>48</sup> Simone Weil, « A propos de la théorie des quanta », 1942, in Œuvres, Paris, Gallimard, coll. « Quarto ».

détruire, ils la réifient et la positionnent au-dessus des hommes sans ne rien placer au-dessus d'elle, exactement comme on le fait en prétendant que la technique nous sauvera. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de couper la technique de la réalité humaine (les ingénieurs, les scientifiques, les usagers, les investisseurs, les politiques) et d'en faire une cause non causée.

Lorsqu'on critique la religion du progrès, il n'est d'autre part pas tout à fait exact de dire, comme on l'entend souvent, que « l'homme se prend pour Dieu ». En fait, l'homme prend la technique pour Dieu, et s'y confie corps et âme. Il confond ce qui le fait vivre avec ce qui, peut-être, a fait la vie. J'en donnerai trois exemples particulièrement éloquentes : l'intelligence artificielle, la biogérontologie et le transhumanisme.

#### *Intelligence artificielle, ou l'humiliation prométhéenne*

Nombreux sont nos frères humains à essayer de nous faire croire que les programmes informatiques fonctionnent de manière « autonome » ou carrément de manière « organique » ou « naturelle » (ce sont les épithètes employés par Google pour qualifier le fonctionnement de son moteur de recherche), comme si le fait que l'homme agisse *a priori* (et non *en même temps* comme c'est le cas pour un marteau) suffisait à décréter que l'action d'un programme a lieu indépendamment de l'action de l'homme et à sous-entendre au passage, même si c'est moins nécessaire à notre époque, qu'elle a lieu indépendamment de l'action de Dieu. D'autres auteurs prétendent que les algorithmes pensent ou rêvent. C'est évidemment absurde<sup>49</sup>, et c'est jouer le jeu des programmeurs. Si le fonctionnement des logiciels était « naturel » et si les algorithmes pouvaient vraiment « rêver », on ne pourrait plus les accuser des dommages que les logiciels ont provoqués

---

<sup>49</sup> Cette absurdité est criante à chaque fois qu'on prétend qu'une machine a battu un champion d'échecs ou de jeu de go. Voir là-dessus le très bon article de Jean-Jacques Delfour : « Humiliation prométhéenne », *Sens public* [en ligne], 2016.

(on ne traduit pas les tornades en justice). Quand on l'accuse d'avoir privilégié ses propres contenus ou ceux de ses partenaires dans les résultats de son moteur, ou bien d'y avoir laissé remonter des références à des contenus haineux ou pédopornographiques, Google se retranche systématiquement derrière le caractère « organique » de son algorithme.

Le discours consistant à prétendre que l'intelligence artificielle pourrait agir depuis l'extérieur de l'humanité repose sur l'inculture de ceux qui parmi nous utilisent des ordinateurs mais ne se demandent jamais comment fonctionne l'objet qu'ils ont devant les yeux. L'homme le plus fort, à notre époque, est celui qui sait rédiger un programme. Gorgias c'est sûr aurait codé. C'est cet lui qui nous menace quand l'intelligence artificielle nous menace. Et c'est lui qui fait la loi quand le code fait la loi<sup>50</sup>. Ce qu'écrivait André Leroi-Gourhan en 1964 est resté vrai :

« Il est en réalité peu à craindre de voir les machines à cerveau supplanter l'homme sur la terre, les risques sont à l'intérieur de l'espèce zoologique proprement dite et non directement dans les organes extériorisés : l'image de robots chassant l'homme à courre dans une forêt de tuyauteries ne vaudra que dans la mesure où l'automatisme aura été réglé par un autre homme »<sup>51</sup>.

### *Bio-gérontologie, ou la damnation prométhéenne*

La bio-gérontologie consiste à vouloir traiter le vieillissement comme une maladie dont il s'agirait de se débarrasser, et la mort comme un symptôme de cette maladie<sup>52</sup>. Comme les Pharisiens de l'antiquité, les bio-gérontologues ne croient pas que la vie est *autre chose* que la mort, mais *l'inverse*. Vivre selon eux est un synonyme

---

<sup>50</sup> Laurence Lessig, « Code is Law. On Liberty in Cyberspace », *Harvard Magazine*, janvier 1999

<sup>51</sup> André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole, vol. 2, La mémoire et les rythmes*, Albin Michel, 1964, p. 52.

<sup>52</sup> A ce sujet, il est intéressant de voir par exemple la conférence donnée au TED Global 2005 par le très barbu Aubrey De Grey, dans laquelle il explique que les êtres humains vieillissent de sept façons différentes et qu'elles peuvent toutes être enrayerées.

de « ne pas mourir », et il suffira de tuer la mort pour faire vivre, *automatiquement*, la vie. C'est pourquoi Google (chef de file du technicisme) a fondé l'entreprise Callico dont l'ambition est, je cite, de « tuer la mort ». Il est intéressant de nous arrêter quelque peu sur ce projet, pour bien comprendre vers quel genre de monde infernal un tel projet est susceptible de nous conduire.

A propos de la mort une seule chose est sûre : l'espace et le temps tels que nous les connaissons n'y existent pas. Elle n'efface pas les limites du temps et de l'espace, mais le temps et l'espace eux-mêmes. Lumière ou néant, cela personne ne le sait avec certitude ; éternité ça oui : temps absorbé, espace dissipé. La mort est éternelle, l'infini son exact opposé. Dans les légendes d'autrefois, les mauvais princes (ceux avec des gants de fer et des lames autour de la langue, les violeurs, les rentiers) quand ils mouraient se voyaient condamnés à errer sous forme de fantômes. Privés d'éternité, il leur fallait endurer un espace et un temps infinis ainsi qu'une punition qui n'a peut-être l'air de rien si on y passe vite mais qui à la longue est la véritable raison pour laquelle nous devrions les plaindre : privés de l'expérience de la mort, ils ne sauraient jamais ce qu'il y a *après la mort*. C'est là l'enfer. C'est là la véritable damnation. Or aujourd'hui il semblerait que le sort de ces fantômes soit très enviable. La punition des contes pour enfant n'est rien de moins pour Google que l'objectif à atteindre.

Il faut être drôlement sûr que ce qu'il y a après la mort n'est pas souhaitable pour souhaiter en priver les êtres. Du point de vue de Pascal (le fameux pari), et du point de vue rationnel en général, c'est totalement absurde. Gustave Thibon a écrit à ce sujet un texte bouleversant : *Vous serez comme des dieux* (1959) ouvert en exergue par Simone Weil : « L'enfer, c'est de se croire au paradis par erreur ». Ce serait une terrible erreur celle-là qui consisterait à croire qu'on a définitivement vaincu la mort alors même qu'on a renoncé à ce qui seul, peut-être, a ce pouvoir. Sous forme théâtrale, et en donnant la parole aussi bien à ceux qui voudraient

éviter la mort qu'à ceux qui pensent qu'elle est une étape décisive de la vie, Gustave Thibon montre à quel point un monde où l'on vivrait infiniment (et ce même si on n'y manquait de rien, même si la douleur physique et morale n'y existait pas, et même si on ne s'y ennuyait jamais) est un enfer, l'enfer sur terre réalisé.

« Tout ce que nos pères redoutaient : la faim, le froid, la maladie, la servitude, l'ennui nous l'avons balayé comme une poussière. Tout ce qu'ils souhaitaient : l'abondance, la santé, la liberté, l'ivresse sans revers et sans terme nous l'avons conquis. Nous avons cueilli les fruits radieux que la prière même osait à peine regarder... A cette splendeur, que manque-t-il d'impondérable et de suprême pour qu'elle soit respirable à l'âme ? D'être un don peut-être : l'esprit vit de ce qu'il prend, l'âme de ce qu'elle reçoit... Ou un signe, un reflet, une promesse... Mais tous les symboles sont morts. Chaque chose est murée dans sa propre perfection plus rien ne conduit au-delà de ce qu'il est... La Cité des hommes-dieux a des palais magiques, des fontaines claires comme un baiser du ciel, des jardins où le cri obscur de la nature se fond dans l'harmonie inventée par les hommes elle n'a pas de ponts vers l'autre rive... *Silence*. Ce qui manque à toute chose, c'est de se perdre dans ce qu'elle annonce, c'est d'être l'étoile qu'efface l'aurore. La mort, en s'en allant, a fermé la vie sur elle-même... »<sup>53</sup>

### *Transhumanisme, ou la mutilation prométhéenne*

« Transhumanisme », c'est le mot tendance. Le truc à la hausse. Ça fait vendre, on s'excite. Les transhumanistes, faut dire, veulent améliorer l'espèce humaine. La rendre plus efficace, efficiente, performante. Libérée. Plus libérale. Non seulement leur perspective est pharisaïque les transcendants y cèdent leur place à un « idéal régulateur »<sup>54</sup> mais en plus elle est à la pointe de chacun des pharisaïsmes modernes. Si on prend par exemple les déclarations de Max More et Nick Bostrom<sup>55</sup>, deux des piliers

---

<sup>53</sup> Gustave Thibon, *Vous serez comme des dieux*, 1959, Acte IV, scène 2

<sup>54</sup> Ferry L., *La révolution transhumaniste*, Paris, Plon, 2016, p. 53.

<sup>55</sup> Les citations proviennent de Ferry L., *La révolution transhumaniste*, Paris, Plon, 2016, p. 36.



du mouvement (regardez leurs visages, voyez comme ils sont tristes), on retrouve le libéralisme humaniste : « les transhumanistes privilégient la raison, le progrès et les valeurs centrées sur notre bien-être plutôt que sur une autorité religieuse externe ». Le technicisme : hors de question « d'accepter humblement les limites dites "naturelles" ». Et le biologisme : « le potentiel de l'humanité n'est toujours pas réalisé ». Ce dernier point a cela de particulier que la position techniciste y rejoint celle des biologistes. Les transhumanistes pensent en effet que la technique permet aux hommes de réaliser *le plan de la nature* à leur endroit en les élevant au-dessus de l'espace et du temps. L'homme, après l'avoir surpassée, fera progresser la nature : « la vie s'étendra au-delà des confins de la Terre, écrit Max More, (...) pour habiter le cosmos ».

Mais regardez-le, Max More, ses petits yeux hystériques, sa peau fatiguée et sa bouche sans lèvres. Un visage au fond c'est une âme ; on finit par ressembler à ce qu'on est. Regardez donc. Voyez. Ce type est dangereux. Sa sale gueule est dangereuse. S'il s'approche de vos enfants, fuyez, appelez, combattez. Combattez !

Le transhumanisme est le triomphe de la volonté de puissance. Comme tous les totalitarismes, il se base sur un fait et non sur un principe dans le but de faire émerger un homme nouveau (Max More ?) et un monde meilleur (la vie de Max More ?). Or il peut d'autant mieux le faire que, privés de référence transcendante et de « *common decency* », nous n'avons plus d'arguments à opposer à sa logique. Pourquoi dirions-nous à quelqu'un, en fin de compte, de ne pas remplacer le langage dans sa bouche par une machine hideuse ? Ruwen Ogien nous dit de laisser faire les autres tant que leurs actions ne nous dérangent pas. Laissons faire hein, allez. C'est parti, la liberté ! Laissez faire les ingénieurs, transformez-vous en marchandise !

« Rien n'est plus absurde ni plus dangereux qu'un technicien infatué qui, tout dans la technique, la prend pour la pensée, et par là s'imagine qu'il pense. »<sup>56</sup>

Est-ce la faute des scientifiques et des ingénieurs, si demain l'humanité se déteste au point de croire qu'elle sera meilleure une fois qu'auront été implantées des puces électroniques sous la peau de nos enfants ? En fait, non. C'est la faute de Voltaire et de Rousseau, comme dans la chanson, davantage que celle de Larry Page ou de Steve Jobs, qui, les pauvres, ne sont rien que de grands adolescents très doués mais incultes et orgueilleux, milliardaires sans sexes, dont les employés se déplacent, quelle chance, en trottinettes au milieu des saladiers de bonbons, des pyramides de cannettes de sodas et des toboggans jaunes et bleu.

« Les techniciens tendent toujours à se rendre souverains, écrivait Simone Weil dans *L'Enracinement*. La responsabilité du mal qui, lorsqu'ils y parviennent, en est l'effet inévitable incombe exclusivement à ceux qui les ont laissé faire ». Elle écrivait ces phrases en 1943, deux ans avant que deux énormes champignons nucléaires ne poussent sur la face rouge du soleil, et pendant que les Nazis se livraient dans leurs laboratoires à des expériences sur le corps humain et taylorisaient dans leurs camps l'annihilation de millions de Juifs.

*Panorama...*

L'intelligence artificielle permettra bientôt aux états les plus forts de gagner la guerre sans avoir risqué la vie d'un seul de leurs citoyens, ce qui leur donnera une bonne raison pour la faire. La bio-gérontologie permettra aux citoyens de ces états de vivre longtemps à condition que les citoyens des pays pauvres meurent. Le transhumanisme quant à lui justifiera une consommation

---

<sup>56</sup> André Suarès, *Valeurs et autres écrits historiques, politiques et critiques 1923-1948*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », p. 317.

toujours plus insatisfaisante et toujours plus importante d'objets, déchaînant des rivalités mimétiques qui nous conduiront inévitablement à la guerre de tous contre tous (et à la survie des plus forts). Sur ce dernier point, je vous renvoie à René Girard : *Achever Clausewitz* (2007).

*Un mot encore...*

Même si je me moque méchamment de Max More, je ne veux pas qu'on m'accuse de vouloir revenir à la bougie, d'être opposé aux progrès de la médecine, etc. Que ce soit clair, je ne suis pas contre la technique. Je n'ai rien ni contre les ingénieurs ni contre les scientifiques. Je n'aurais pas consacré une partie de ma vie à faire de la recherche en sociologie des sciences et des techniques si c'était le cas. De même qu'il ne me viendrait pas à l'idée de penser que sous prétexte que la FIAC existe, l'art contemporain ne devrait pas exister, de même je pense que la science contemporaine doit exister à condition de révéler le Vrai et que la technique doit exister à condition de servir le Bien. Car les moyens privés de fin deviennent des fins en soi. C'est ce qui se passe avec le transhumanisme : ne sachant plus à quoi sert la technique, on finit par servir la technique. Et je ne veux pas moi me lever demain matin en remerciant un robot gentil et connecté de m'y avoir, pour un jour, *autorisé*.

## Envoi

Les Phariséens sont là depuis cinq mille ans, ces scribes cyniques, tout de papier, ils dominent, excluent, massacrent ; ils ont des lois dans la bouche et dans le cœur *l'interprétation*. Leur arme est une règle dénuée de principe. C'est une loi de fer, un maximum moral et sinon au contraire c'est l'éthique réduite à presque rien et la loi de la jungle ; et sinon le marxisme ; et sinon le dogme religieux... mais toujours, c'est une loi de papier. La tentation d'Adam. Et toujours hein, c'est toujours la loi du plus fort ! Ils n'ont pas d'autre objectif les moralisateurs que celui d'établir, et surtout de justifier *ils justifient* la loi du plus fort. La force. C'est ça qu'il y a dans le papier quand la règle est la fin, non pas une force légitime mais une légitimation de la force.

Le nominalisme, la Renaissance, Descartes et compagnie (Spinoza, même Leibniz...), Kant, les Lumières, toute la grande fabrique du sujet, les petits calculs, illusions pas chères, extensions, les philosophes tranquilles comme des méduses, en prétendant libérer l'être humain, ont asservi sa raison. Le corps, non pas libéré mais libre, déraisonné, voulut lécher, toucher, prendre et grossir, consommer ...ramper ! Le corps, veut ramper !

Le Diable ne fait pas le mal ; il *est* le mal ; et les forts croient s'en servir quand ils le servent. Grâce à leur concours il empêche le Bien de subsister, d'exister, d'insister. Il ne l'empêche pas d'être (c'est impossible), mais réduit la surface de son être (qui de toute façon sera toujours aussi dense) au minimum. Plus personne ou presque n'y adhère. « Notre regard manque à la Lumière » disait Gustave Thibon, et la modernité est la quintessence du mal dès lors qu'en plus de substituer la règle au principe, elle prétend (c'est du point de vue moral sa seule vraie invention) que le Bien en soi est une impossibilité.

Qu'est-ce que la modernité ? La destruction des garde-fous qui, sans empêcher les injustices, ont obligé nos ancêtres grecs, juifs et chrétiens à *l'éventualité du Ciel*. C'est un trouble mental. Une mine de charbon quand elle s'effondre n'écrase pas les ouvriers ; elle se pose ; elle les étouffe. L'Histoire se pose depuis cinq siècles, ses conduits se referment, les boyaux, la veine, nous étouffons. Quelques caïds respirent à notre place. Ils nous écrasent la gueule en nous reprochant de râler. « Sois content, tes ancêtres n'avaient pas *Candy Crush*... Tu vivras longtemps ! » « Non ! Non ! Car je suis mort déjà si c'est ainsi que je vivrai. Mes ancêtres avaient la Lumière. Ils avaient la mort. Ils avaient le murmure lorsque la nuit a faim. Et moi ? Dieu m'a fait un sexe, et moi, qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai peur. Et moi, moi j'ai le progrès ! »

Le dernier homme voue un culte à la règle (droits de l'homme), à l'effet (liberté), aux combinaisons (nature) et aux agencements (technique) plutôt qu'aux principes (le bien, le vrai, la beauté). L'Acropole a les dents cassées. Le monde ne sera sauvé que s'il revient à elle<sup>57</sup>. En y revenant, il reviendra à lui. Amis, je vous en prie. Sentez qu'il y a quelque chose en ce monde qui n'est ni vous, ni eux, ni moi. Une vibration. Des cordes. Il y a la profondeur. Dans l'âme il y a cette tension. La cloche d'or n'est pas vide. Il y a le feu c'est sûr. Et l'immortalité.

Nous devons être grecs. Les jeunes doivent savoir : tout n'est pas un phénomène. La question de dieu n'est pas irrationnelle, et l'infini n'est pas l'éternité. L'infini n'est pas éternel. Maîtres, enseignez-leur la *théôria*. Si le Bien existe en soi, nous aurons eu raison de nous y conformer. Et s'il n'existait pas, nous l'aurons fait exister. Ministres, décidez. Que voulons-nous, être libres... ou

---

<sup>57</sup> Lors de sa première visite de l'Acropole, en 1865, Ernest Renan avait raison d'écrire en s'adressant au miracle grec : « le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares » .

libérés ? Voulons-nous que l'argent règne, ou l'intégrité ?  
Imaginez un instant, lecteurs, comme nous aurions eu tort si...  
Si jamais Dieu existait.